


J.WALKER

# BIOGRAPHIE

DE

# CHARLES THIBAULT, Ecr

PAR

L. L***



Suivie de son discours prononcé aux fêtes des noces d'or de la Saint-Jean-Baptiste, à Montréal, le 27 juin 1884

SUR

## LA CROIX, L'ÉPÉE ET LA CHARRUE

OU

## Les trois symboles du peuple Canadien

QUÉBEC
IEPRIMERIE LÉGER BROUSSEAU
9, rue Buade

1884

# A Monsieur Charles Thibault.

## Sonnet.

S'il était moins chrétien, ce serait Mirabeau,
Ce patriote ardent met la foule en délire.
L'auditoire, venu parfois pour le maudire,
Se courbe sous sa voix et dit : " Vive Thibaut ! "

Ses petits ennemis qu'il tue en faisant rire,
Répètent que ses pieds sont plus longs qu'il ne faut.
Mais le public choisi, qui regarde plus haut,
Ne voit que son grand vol qu'il aime et qu'il admire.

Au lion du forum des ennemis sans nombre !
Eh ! bravo ! n'est-ce pas à la grandeur de l'ombre
Qu'on mesure le mieux la hauteur d'une tour ?

Le glaneur sérieux ferait un beau volume
Des éclairs de sa bouche et des fleurs de sa plume :
Ce livre, le pays voudrait le voir un jour !

L'abbé Gingras.

4 juillet 1884.

BIOGRAPHIE

DE

# CHARLES THIBAULT

—

C'était, si je ne me trompe, en 1875 ; Montréal subissait alors une crise commerciale des plus aiguës. Les fabriques diverses venaient de fermer et les ouvriers, sans travail, demandaient compte de leurs souffrances aux députés du peuple. Des réunions se faisaient à tous les coins de rue ; on discutait partout, on discourait partout et on essayait partout d'exploiter au profit du parti conservateur cette stagnation des affaires.

Quoique simple amateur dans la question, (je ne fis jamais de politique), je m'avanturai, un jour, au milieu d'une de ces bruyantes assemblées. Elle se tenait en arrière de l'église Saint-Pierre, au carefour formé par les rues Dorchester et Panet.

Combien d'orateurs se succédèrent au balcon qui servait de tribune ? qui furent-ils et surtout que dirent-ils ? Je ne saurais me le rappeler. Toutefois, il est un de ces orateurs que je n'ai jamais oublié. " Vous avez porté la soutane, lui crièrent ses adversaires politiques, vous nous faites un sermon."— " Eh ! oui, j'ai porté la soutane, répartit-il, voire même j'ai reçu le pouvoir de chasser le diable et je le chasserai de chez vous. "

C'était M. Charles Thibault, un vrai tribun populaire, que tout le monde connaît, que quelques-uns n'aiment guère et *pour cause*, mais que je me suis toujours fait un devoir de respecter et un plaisir d'admirer, comme un patriote ardent et un catholique sincère.

Maintenant que le nom de M. Thibault est acquis à l'histoire canadienne, il convient de faire connaître le caractère et les talents de cet ami des bonnes causes : esquissons à grands traits sa carrière et son portrait intellectuel.

Charles Thibault naquit le 16 septembre 1840, dans cette partie de

Saint-Athanase d'Iberville qui forme aujourd'hui la paroisse de Saint-Alexandre. Son père, d'une des plus anciennes et des plus respectables familles de notre pays, était un homme au jugement droit, à la mémoire heureuse, au cœur chaud et patriotique, tel en un mot qu'était l'habitant chez nous, avant nos luttes regrettables. Comme maire de la paroisse, comme président de la cour des commissaires, comme délégué à la grande convention de Montréal pour l'abolition des droits seigneuriaux, il sut faire sa marque et ouvrir à ses enfants une carrière honorable dans laquelle nous verrons Charles marcher droit et ferme.

Après quelque temps passé au comptoir, Charles Thibault alla rejoindre, au petit séminaire de Ste-Marie de Monnoir, son jeune frère, le Dr G. Thibault, homme d'un rare mérite, que la mort vient d'enlever si soudainement, à Saint-Albans, Vt. à l'age de 40 ans. Sous la direction de feu messire Edouard Crevier, V. G., les deux frères firent de brillantes études et obtinrent des succès remarquables.

La vie ecclésiastique sourit à notre futur orateur politique : il se livra à l'étude de la théologie et à l'enseignement, mais bientôt sa santé l'obligea à quitter une vocation qu'il aimait et dans laquelle il eût, sans aucun doute, réussi, pour se livrer à une carrière beaucoup plus agitée.

Qui pourrait le suivre dans ses voyages ? En parcourant les journaux, nous le voyons partout à la fois où le patriotisme le réclame : à Boston, à Berlington, à Troy, à Nashua, à New-York, à Worcester, au milieu des Acadiens, dans les groupes canadiens disséminés dans les plaines du Kansas et sur les bords de la Rivière-Rouge ! On dirait un de ces chevaliers errants du Moyen-Age qui écrivaient fièrement sur leurs écussons : *Omme solum forti patria est*, et qui bataillaient pour toutes les nobles causes. Son idéal à lui fut toujours sa patrie, son cher Canada ; et pour elle, en présence de ses compatriotes émigrés et en face des Américains qui les entourent, il se battit toujours et en toutes circonstances, avec bravoure, loyauté, énergie et désintéressement.

Cependant, M. Thibault ne négligeait point ses propres affaires. Admis au Barreau en février 1865 et protégé par M. Alexis Dubord, l'un de nos riches et généreux citoyens de Montréal, il sut bientôt se créer une clientèle des plus honorables et des plus lucratives ; il a remporté de très brillants succès dans différentes causes criminelles importantes. Mais la politique l'appelait : Quinze ans durant, il fut l'un des grands champions de la cause conservatrice et il prit une part active dans plus de 200 élections. Presque toujours victorieux dans les luttes entreprises pour autrui, il ne fut jamais heureux pour lui-même. Ses adversaires savent bien à quel prix ils purent triompher de lui et plus d'une fois ils eurent à payer cher leurs victoires. La ville de Montréal l'acclama comme échevin en 1877 et eut à le remercier pour nombre de réformes importantes.

De Maisonneuve, le fondateur de Montréal n'avait rien pour le rappeler à la mémoire des Canadiens. M. Thibault fit, par son éloquence entraînante et son indomptable énergie, changer le nom de la rue

Sydenham, en celui de " Maisonneuve " ; celui de la rue Seaton en celui de Champlain, le fondateur de Québec et du Canada, et celui de la rue Durham, en celui de Plessis, en l'honneur de l'illustre évêque canadien de ce nom. C'était faire acte de patriotisme dont les Montréalais se montrent fiers. En 1882, il résigna sa charge d'échevin. Depuis le 20 octobre 1880 il remplit les fonctions de secrétaire du Bureau des Arbitres Fédéraux. Que sera-t-il demain ? Ce n'est pas moi qui oserais le pronotiquer ; derrière les barreaux de la cage qui le séparent de la politique active, le lion rugit parfois, souvent même et brûle de se jeter de nouveau dans la mêlée. *Qui vivra verra.*

Les adversaires et les envieux n'ont pas manqué à Charles Thibault, et les uns et les autres ont essayé de le peindre sous les couleurs les plus fantaisistes. L'envie, pour le blesser, prit toutes les formes, même celle de la chanson ; honneur à laquelle assez peu d'hommes politiques parviennent. Le vulgaire ne pardonne jamais la valeur de l'esprit et la prépondérance du talent et du génie.

Rien à mes yeux ne prouve mieux sa supériorité : le terre-neuve ou celui qui croit être de cette noble race ne s'en prend point au roquet.

Il est, on l'a dit, un véritable tribun populaire. Ses convictions sont ardentes, son patriotisme sincère, ses études plus qu'ordinaires ; sa parole est imagée, émue, vivante. Aussi, nul mieux que lui ne fait passer son auditoire par toutes les phases de l'émotion. J'en prends un exemple entre mille et je l'emprunte au *Canadien* de Québec. C'était en 1877. Une grande assemblée avait été convoquée dans la salle Jacques-Cartier : " Thibault, Charles Thibault, disait " ce journal, devait parler... Cinq ou " six mille personnes s'étaient ren- " dues pour... ne pas l'entendre."

" Dans la salle, au milieu, dans les " coins, dans les galeries, à gauche, " en avant, en arrière, on apercevait " des bandes d'hommes organisés, " payés, enivrés pour crier et étouffer " la voix de l'orateur. ...........Lui " monte tranquillement sur l'estrade " par une porte détournée ;—il n'au- " rait pas pu traverser la foule assu- " rément... M. Angers essaie de par-

“ ler ; tumulte, sifflets, beuglements ;
“ la bête populaire était déchaînée
“ et s'en donnait de son mieux.

“ D'autres tentèrent de l'apaiser,
“ de lui faire entendre raison : peines
“ perdues, elle mugissait,elle hurlait.

“ Au milieu de cet infernal tapage,
“ Thibault va se camper sur la der-
“ nière planche de l'estrade ; il fait
“ un grand signe qu'il va parler.

“ On lui répond par le plus abo-
“ minable charivari qui se puisse
“ imaginer. Il ouvre la bouche et
“ étend les bras. Mille bouches lui
“ jettent l'injure ; je ne sais combien
“ de bras s'agitent.

“ Pendant une minute de calme
“ relatif, on entend la voix magni-
“ fique du tribun qui disait : J'aime
“ le peuple qui s'agite, etc., etc.
“ Puis des huées, puis un vacarne
“ étourdissant, etc.

“ Puis, dans une minute de répit
“ encore, Thibault la tête altière,
“ l'air solennel, put dire cette phrase
“ dont je garantie l'exactitude :
“ J'aime la vague écumante qui
vient se briser sur le rocher ; j'aime
“ ce peuple dont la colère impuis-
“ sante vient mourir à mes pieds,
“ etc.

" La pose, le ton, le geste, tout
" était superbe.
" La foule écouta un peu, puis cria
" beaucoup, puis écouta encore ;
" puis...... On cria un peu moins.
" Thibault parlait, parlait toujours,
" jusqu'à ce qu'enfin, il eut dompté,
" dominé, magnétisé cette masse
" accourue en jurant qu'elle ne l'en-
" tendrait pas !

" Deux heures durant il fut le
" maître de la salle, le maître de tout
" ce monde.

" Je soutiens, moi, que Charles
" Thibault est un artiste d'un rare
" talent. "

De ces triomphes oratoires, Charles Thibault en a eu des vingtaines.

Pour enregistrer tous ses tours de force, tous ses mots d'esprit, toutes ses reparties vives et fines, toutes ses joutes victorieuses il faudrait des volumes, mais laissez-moi vous dire que ces triomphes me paraissent justifiés par une connaissance profonde, une imagination vive, un cœur débordant du plus pur patriotisme et une grande science de l'âme humaine. Si l'on vient après cela me dire que sa phrase n'est pas toujours

correcte dans ses chaleureuses improvisations, je hausserai les épaules et demanderai à mon puriste si O'Connell ou Berryer consultaient leur grammaire ou leur cœur avant de remuer leurs auditoires.

Il est rare que l'orateur soit écrivain : il pense trop vite et ne sait pas généralement revenir sur sa pensée. S'il l'est, il porte toujours le signe de sa noble vocation et ce signe devient un stigmate. Sans avoir triomphé tout-à-fait de la difficulté que cette critique suppose, M. Charles Thibault peut légitimement prétendre à un rang distingué parmi nos écrivains canadiens.

L'originalité de son esprit perce sous sa sa phrase hardie, capricieuse, stridente ; on la retrouve aussi dans les volte-face rapides qu'il exécute en pleine action et qui souvent cachent un jeu habile de procédés. Avec certains écrivains, vous savez d'avance ce qu'ils vont mettre dans le plan qu'ils se sont tracé, vrais trotte-menu de la littérature, ils fournissent une course longue mais monotone et ennuyeuse. Avec Charles Thibault, vous allez d'une surprise

à une autre, un peu par monts et par vaux, au gré de sa vive imagination, mais vous n'éprouvez jamais de ces ennuis continus qui tournent vite au sommeil. L'art peut parfois en souffrir ; le plaisir n'en est jamais diminué.

Il n'a point le vocabulaire de Chauveau, il n'a point non plus le coloris de l'abbé Casgrain ; il ne songea jamais à rivaliser avec M. Routhier pour le pouvoir descriptif ; mais plus que le premier il a de la chaleur et il l'emporte sur les deux autres par les pensées profondes qu'il jette parfois à pleines mains dans ses écrits.

J'ai dit *ses écrits*, je ne saurais les appeler d'un autre nom. Il en a de tous les genres : des lettres, des correspondances, des biographies, des critiques, des discours, des études. Les nommer serait trop long ; les analiser serait hors de place. Citons seulement entre toutes ses productions :

1° Son discours sur les *Origines et destinées canadiennes*, fait à Québec, lors de la grande convention du 24 juin 1880 et qui valut alors à l'auteur

les félicitations des meilleurs écrivains canadiens ainsi que celles de l'Académie Française, du comte de Mun, de MM. E. Rameau, E. Keller, O. de Charmoy, Claudio-Jeannet, du marquis de Lornes, etc. ;

2° Le Panégyrique de Messire E. Crevier, V. G., publié en 1881 ;

3° La vie de Sir Charles Tupper qui sort actuellement des presses, etc. ;

4° Son discours des noces d'or de la Saint-Jean-Baptiste à Montréal, en juin dernier, sur " *La Croix, l'épée et la charrue* " qui est sans contredit, l'une des belles et solides productions de notre pays.

Ces quatre ouvrages sont certainement dignes, à tous égards, de l'accueil que leur a fait le public.

Une revue mensuelle, publiée à Ottawa, a porté sur M. Thibault, le jugement suivant, que ses contemporains ratifieront.

" M. Thibault, disait cette revue, bien qu'à la fleur de l'âge, s'est essayé et a réussi dans tous les genres ! Comme tribun, il est réputé une puissance de premier ordre ; comme orateur académique, il est châtié,

solide et entraînant ; comme écrivain, il avait déjà fait sa marque bien auparavant que son nom fut même connu du public ; comme économiste, ses études sur le tarif et la protection le recommandèrent toujours à l'attention des hommes politiques du pays. Ses lettres sur l'influence du catholicisme et la mission des Canadiens aux Etats-Unis, ses harangues politiques et ses discours patriotiques, ses lectures sur divers sujets, touchant la religion, l'avenir des Canadiens, les questions sociales, etc., tant au Canada qu'aux Etats-Unis, lui ont fait une grande réputation, qu'il mérite, du reste, par son travail assidu, son application constante, son dévouement proverbial, son patriotisme éclairé et ses connaissances variées, en histoire, en littérature, en économie politique, en philosophie, etc. "

Si M. Thibault eût pu se donner à quelque ouvrage de longue haleine, il n'est pas douteux qu'avec son énergie. sa facilité et son esprit élevé, il eut doté notre littérature de quelque travail remarquable ; ses occupations ne le lui ont pas permis. Espérons mieux.

L'un des plus beaux traits de son caractère est son extrême générosité ; son dévouement à toutes les bonnes causes est sans bornes. Jamais personne ne fit en vain appel à son cœur. Travailleur infatigable, il n'a jamais su se reposer un instant. Ami le plus fidèle et le plus dévoué des Canadiens expatriés au milieu desquels il a fondé plus de quinze sociétés nationales, ceux-ci le payent d'un juste retour. C'est l'un des Canadiens les plus populaires aux Etats-Unis. Il est membre de plusieurs sociétés américaines et canadiennes et notamment du Cercle catholique de Québec, de l'Union catholique de Montréal, de l'Ile Maurice dans l'Océan indien, de Springfield, etc.

Les Canadiens du Kansas le regardent comme leur bienfaiteur et leur meilleur ami. M. Wm H. Savary, secrétaire de la société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Joseph de Cloud, fondée d'après les conseils de M. Thibault, écrivait dernièrement aux journaux de Montréal les paroles élogieuses suivantes, à son adresse :

" Pleins de respect pour M. Charles
" Thibault, nous avons voulu mettre

" en pratique ses sages avis. " Vou-
" lez-vous, nous avait-il dit, lors de
" son passage parmi nous, en 1883,
" resserrer les liens de votre amitié,
" rallumer en vous le feu patriotique
" qui s'est peut-être amorti depuis
" votre départ du Canada ? fondez
" une société Saint-Jean Baptiste. "

L'on suivit ce sage conseil. Nos compatriotes du Kansas, ceux du Madawaska américain (Maine) et d'autres centres ont chargé M. Charles Thibault de les représenter aux fêtes du 24 juin dernier, à Montréal ; ils ne pouvaient faire un meilleur choix ; un ami plus dévoué, une bouche plus éloquante sont rares. Voilà pour le moral.

Au physique qu'est-il ? Nos lecteurs en jugeront. La caricature nous l'a donné sous mille formes ; la photographie le représente plus fidèlement. Que nous importe, du reste, les qualités physiques, quand la beauté intellectuelle et morale reluit dans l'âme : *Magnus in parvo.*

L. L.

Juillet 1884.

# LA CROIX, L'ÉPÉE ET LA CHARRUE

OU

# Les trois symboles du peuple Canadien

—

DISCOURS PRONONCÉ PAR

## CHARLES THIBAULT, ECR, AVOCAT

*Aux fêtes des noces d'or de la Saint-Jean-Baptiste, à Montréal, le 27 juin 1884.*

O Canada ! Mon pays, mes amours.

*Et elevabit signum in nationibus procul.*

---

M. le Président,

Mesdames et Messieurs.

Les acclamations enthousiastes avec lesquelles vous m'acceuillez me prouvent, une fois de plus, que j'ai conservé dans votre cœur, une place ; dans votre mémoire, un souvenir ; dans votre âme, une indulgence.

Mais quelque bruyants que soient vos applaudissements, je n'en entends pas moins, parmi toutes les

clameurs retentissantes de cette fête grandiose, chaque battement de votre cœur ; je n'en ressens pas moins toutes ses pulsations ; car, il y a entre le vôtre et le mien corrélation entière et harmonie parfaite.

Ah ! que ne puis-je redire les pensées, les sentiments, les désirs, les souhaits, les vœux et les espérances, non seulement de vous tous qui me prêtez, en ce moment, une bienveillante attention, mais aussi de ceux qui, moins heureux que vous, absents du sol natal, m'ont chargé du mandat si honorable, mais si difficile, de les représenter, en cette circonstance mémorable.

La langue humaine est limitée par des termes de convention qu'elle ne saurait enfreindre ; le cœur a plus de latitude. Je laisserai donc parler le mien, bien sûr d'avance de l'acceuil fraternel que vous ferez à ses paroles ; bien convaincu qu'elles réveilleront un fidèle écho jusque dans les profondeurs de votre âme.

Tout est fête en ce moment, tout est harmonie, tout est joie, tout est gloire ! Et, cependant, un vague sentiment de tristesse s'empare de

nous en songeant à nos frères dispersés sur de lointaines plages, par différentes tempêtes, et tranportés partout, comme les sables mouvants des déserts.

Ah ! pourtant, que les 500,000 frères qui vivent loin de la Patrie, sur une terre étrangère, nous seraient utiles ! Qui nous rendra nos phalanges éparses ?

Qui nous rendra ces jours de lutte et de gran- [deur,
Où toujours réunis sous la même bannière,
Nous bravions les efforts d'une race étrangère,
Et gardions fièrement nos droits et notre hon- [neur ?

Mais qu'ai-je dit ? Nos frères ne sont-ils pas tous ici en ce moment ? Oui, grâce à vous, Organisateurs du cinquantenaire de la St-Jean-Baptiste au Canada, personne ne manque à votre patriotique appel. Ils y sont personnellement ou par leurs nombreuses délégations ; et, en celui qui vous parle, vous voyez le représentant des Canadiens du fond des plaines du Kansas, des hauteurs des Montagnes du Maine, de quelques grandes villes manufacturières de la nouvelle Angleterre et de l'Etat de New-York, qui tous, avec nous, redisent au Canada.

" Salut au ciel de ma patrie !
Salut au noble saint Laurent !
Ton nom dans mon âme attendrie
Répand un parfum enivrant.
O Canada, fils de la France
Qui te couvrit de ses bienfaits,
Toi notre amour, notre espérance,
Qui pourra t'oublier jamais !

L'oublier notre pays ! Mais demandez donc si le torrent dévie de sa course ? si l'oiseau cesse son vol ? si le papillon abandonne la fleur ? si une mère oublie son enfant ? si un patriote répudie son ciel natal ?

Oui, depuis longtemps, gémissant sur des bords éloignés, nos frères soupiraient après le moment de revoir ces lieux si chers à leurs souvenirs. Ils trouvaient bien long notre oubli ; et dans leur légitime impatience, dans le désespoir de leur insupportable nostalgie, ils répétaient avec notre grand poëte national, le regretté Crémazie.

" Ne reviendront-ils plus, ces jours trois fois [bénis
" Où nous chantions en chœur la gloire de nos [pères ?
" Ces doux chants d'union des fêtes populaires
" Ne les savez-vous plus, échos de mon pays ?

Oui, frères absents, la patrie retrouve encore *ces jours trois fois*

*bénis* et les chants de ses *fêtes populaires.* Oui, pour vous les répéter, les *échos du pays* les répercutent encore. Voilà ce que je devrai dire à mes mandataires de par delà les rives du Missouri ou des bassins de l'Aroostook, quand j'aurai à leur rendre compte de la mission qu'ils m'ont confiée.

Cette fête, MM. est la revendication pacifique de nos privilèges, c'est l'énumération de nos forces, c'est la constatation de notre puissance, c'est l'affirmation solennelle de nos droits :—droits reconnus et respectés, du reste, par l'Angleterre et les Puissances avoisinantes. Les nations nous regardent avec étonnement. " Ne sont-ce pas là les restes de ce petit peuple abandonné, trahi, persécuté, oublié et soumis à l'étranger, il n'y a guère plus d'un siècle ? "

Et l'on est surpris de notre nombre prodigieux ; l'on ose à peine croire à la grandeur de nos travaux, à la multiplicité de nos institutions, à la consolidation de nos œuvres, à notre préservation miraculeuse, sur cette terre d'Amérique ! Pourquoi ? si ce n'est parce que l'on nie les rapports mystérieux, de la nature mora-

le et de la nature physique ! de l'âme et du corps ! du ciel et de la terre ! et que l'on n'admet plus l'action *Providentielle* sur les sociétés terrestres !

Penché, *sur l'abîme de doute*, comme Empédocle sur le cratère de l'Etna, l'homme désespère ! le doute a remplacé la foi ! Comme si le chrétien n'était pas la continuation d'un principe éternel ? Comme s'il n'était pas l'extension d'une résurrection vivante, sortie victorieuse de la corruption de la mort et des entraves du tombeau ?

Les maux des sociétés modernes proviennent de trois négations.

1. *Celle des fruits du christianisme dans l'ordre moral ;*
2. *Celle des fruits du christianisme dans l'ordre social ;*
3. *Celle des fruits du christianisme dans l'ordre matériel.*

A ces trois négations, à ces trois blasphèmes, j'opposerai trois affirmations, trois symboles, qui furent les trois grandes forces de notre nationalité dans le passé et qui le seront encore dans l'avenir.

J'ai nommé Messieurs ;

1. *La croix* ;
2. *L'épée* ;
3. *La charrue.*

De fait, la croix est le signe du salut ; l'épée, celui du pouvoir ; la charrue, celui du travail.

La croix, symbole de l'amour surnaturel, a relevé l'ordre moral ; l'épée, symbole de la puissance légitime, a ennoblit l'ordre social ; la charrue, symbole du travail libre, a régénéré l'ordre matériel.

Trois nécessités découlent de ses trois signes symboliques :

1. Celle de se sauver, 2. celle de se protéger ; 3. celle de se nourir. C'est donc une *trinité* de moyens qui se résume en une *unité* de salut.

Toute la philosophie du christianisme est là : Par la croix, l'on s'élève au Ciel ; par l'épée, l'on défend sa patrie ; par la charrue, l'on assure son existence.

Ces trois symboles représentent donc la vie divine des âmes, la vie sociale des peuples et la vie matérielle des individus. Quelques mots sur chacune de ces pensées ; tel est le plan de ce discours.

# I

## LA CROIX DANS L'ORDRE MORAL.

*In hoc signo vinces.*

Le monde antique, quoiqu'ayant conservé une parcelle de théologie et quelques lueurs de vérité, a fini par perdre complètement sa voie ;— car l'erreur ne vit qu'en autant qu'elle est mêlée de vrai ; seule, ce serait tenèbres complètes, mort certaine. Aussi, quand la vérité théologique cessa absolument d'éclairer le paganisme, celui-ci fut irrévocablement destiné à périr ; le principe de sa vie s'était envolé.

Il y eut toujours, dans les diverses phases de la vie des peuples, deux principes contraires, deux forces opposées ; l'une les inclinant vers la barbarie ; l'autre les poussant vers la civilisation.

La civilisation est le fruit de la croyance dogmatique d'un peuple, de son affirmation théologique, de ses relations sociales, de ses connaissances intellectuelles,en un mot de ce qui constitue son éducation, sa vie particulière,sa manière d'être,ses mœurs,

son identité, son caractère. C'est partant le développement graduel et harmonique de toutes les puissances constitutives de l'individu et des sociétés humaines.

Sans théologie, il ne peut y avoir de sociétés régulièrement organisées, ni même de possibles. C'est alors le règne de la barbarie, la phase négative ; c'est la force brutale *de l'antiquité païenne* qui écrase le faible et persécute le juste ; c'est l'empire des passions désordonnées s'assouvissant sans frein et sans règle, sans pudeur et sans honte, sans scrupule et sans remords. Dans cet état de société, la vertu est inconnue, la morale outragée, le droit foulé au pied. L'Etat ! voilà le dieu ; l'homme ! voilà la victime. Le despotisme est si cruel que le grand Corneille était justifiable.

" De rendre grâces aux dieux de n'être point [Romain,
" Pour conserver encor quelque chose d'hu- [main.

Il n'y a ni liberté individuelle, ni initiative privée. L'état a absorbé l'individu à tel point qu'il n'y a plus que deux sociétés ;—celle des tyrants et celle des esclaves ; deux castes,

celle des faux prêtres et celle des faux adoteurs ;—deux principes, celui de la force qui écrase et celui de la faiblesse qui souffre. L'abjection va tellement bas, MM. que ceux mêmes qui sont injustement condamnés à la mort cruelle, mais inutile, des amphithéâtres passent en riant remercier leur bourreau !

*Ave Cœsar morituri te salutant !*

Le dégoût s'empare de l'âme à la vue d'un pareil abaissement.

Sans doute que l'on rencontre bien, par ci, par là, quelques beaux traits de vertu privée, quelques âmes supérieures qui jettent une clarté soudaine sur la nuit de ces époques néfastes. Mais, ce ne sont là que des météores qui brillent un instant pour s'éteindre à jamais dans les ombres épaisses qui recouvrent la terre.

Ce monde ancien eut pourtant ses éclairs et comme de célestes visions. Mais une fois entièrement courbé sous l'esclavage de ses faux dieux, une fois complètement sorti de ses voies et tout-à-fait hors de sa mission, il semble n'avoir d'autre but que de s'entredétruire, jusqu'à ce qu'une

grande unité se soit accomplie sur ses ruines.

Ce que la Grèce ne put achever par ses lois modèles, Rome le fit par ses sanglantes conquêtes. C'était à Rome que le divin crucifié avait donné rendez-vous au monde. Et le monde s'y trouva concentré et réuni à l'heure marquée. En laissant faire cette grande unité politique, le ciel préparait dès longtemps le règne du *Dieu unique.* A chaque peuple il avait assigné une mission, fait une promesse. La menace ne manqua pas, non plus, aux prévaricateurs. Les prophètes ont pleuré sur des ruines à venir, les aruspices ont annoncé des catastrophes prochaines. Les voix prophétiques sont méprisées ; les entrailles des victimes sont en vain consultées ; la malice des hommes a atteint les hauteurs du Ciel ; les tonnerres de la justice divine éclatent ! La guerre sévit sur les campagnes en ruines ; la peste décime les cités en deuil ; et les matrones en pleurs gémissent dans les temples, en priant les dieux de détourner de dessus les peuples, leur courroux justement irrité.

La vérité allait toujours en s'altérant. L'on peut retracer chaque phase de l'histoire par la connaissance des divers systèmes philosophiques qui y correspondirent. D'affirmatives d'abord, les civilisations successives s'étaient déjà considérablement modifiées à la naissance de la philosophie. Six siècle avant l'ère chrétienne, la Grèce donna le jour à celle-ci ; elle devait s'y perpétuer pendant douze cents ans. Elle apparut dans le monde avec les lettres, au contact de l'Egypte et de l'Asie mineure.

Sa maturité se passe à Athènes ; elle rencontrera sa décadence à Alexandrie et à Rome, altérée qu'elle sera alors par les erreurs orientales qui s'y seront glissées. Les philosophes se rapprochent trop du soleil de la vérité ; ils devancent trop leurs siècles ; ils sont ostracisés et mis à mort. C'est le propre de la vérité d'être persécutée ; son ombre même ne peut être tolérée par le paganisme.

Thalès de Milet, contemporain de Crésus et de Solon, vient de fonder l'école *ionienne* ou panthéistique, mère de l'athéisme et du naturalisme

modernes, mais en revanche, Pythagore crée l'école *italique*, qui, par sa science des nombres arrive à la connaissance de l'âme et à la perfection de Dieu.—Anaxagore, son disciple, parvint à la connaissance et à l'affirmation d'un principe intelligent et créateur du monde.—C'en était trop pour la mythologie d'alors, pour les croyances polythéistes du temps ; Anaxagore, en dépit de la grande éloquence de son disciple Périclès, est condamné à l'exil.

Les faux dieux tremblent ; ils appellent les sophistes à leur secours ; ceux-ci se précipent en Grèce. Malheur à la morale ; l'on continua d'embrouiller tout ; de leurs chicanes se perpétua le chaos.

En vain Socrate veut-il étudier plus attentivement l'homme et ses attributs, sa faiblesse et sa force ; en vain invente-t-il sa psychologie ; en vain voile-t-il sous le nom de *démon* celui caché de Jéhovah, les sophistes qui flattaient les passions populaires réussirent à le faire condamner à mort. Prêcher l'immortalité de l'âme était la ruine du matérialisme ancien ; enseigner la croyance à un

Dieu unique était le renversement des idoles.

Platon, fidèle disciple de Socrate, n'a pu sauver la vie à son maître, mais du moins, ô piété touchante ! il se fait le continuateur de son œuvre ; il l'explique, la commente, la perpétue et à ses charmes naturels, il lui prête encore l'esprit sarcastique d'Aristophane et la beauté noble de Sophocle.

La théodicée de Platon se rapproche de la nôtre ; son Dieu est non seulement *intelligence* et *puissance*, mais il est surtout *amour*. Créateur de la théorie des idées, il a rasé de son vol sublime les hauteurs de cette philosophie qui devait lui conquérir un admirateur, sinon un disciple, dans la personne du grand Augustin, le fondateur de la méthaphysique chrétienne.

Platon rend service à l'antiquité ; celle-ci le méconnaît.—Il aide de ses conseils Denis le tyran, et celui-ci le fait vendre comme esclave.

Aristote naît de Platon, mais s'éloigne de son *idéalisme* pour aboutir exclusivement à l'*expérience*.

A la grande scholastique chré-

tienne sera donné d'épurer tous ces systèmes et de donner aux savants la véritable clef de la vraie science.

Comme Pythagore, Anaxagore, Socrate et Platon, Aristote, plus spiritualiste que l'école qu'il fonde, découvre et proclame un Dieu, cause première de l'univers, intelligence éternelle qui dépend d'elle-même et se suffit à elle-même. En dépit de ses services immenses rendus à Alexandre de Macédonie, son élève, Aristote tombe en disgrâce et va mourir dans une île ignorée.

Ciceron crée la langue de la philosophie à Rome ; il laisse entrevoir d'autres récompenses que celles décernées au Capitole : Cicéron périt sous la hache des sicaires.

Sénèque enseigne la vertu dans la Rome corrompue des empereurs. Néron, déjà meurtrier de son frère et de sa mère, se fera l'assassin de son ancien maître. Sénèque devra s'ouvrir les veines du même fer avec lequel la vertueuse Pauline, sa femme, a aussi versé une partie de son sang.

Si maintenant des philosophes vous passez aux orateurs, aux poètes,

aux historiens, aux héros et aux grands guerriers qui ont jeté un si vif éclat sur leur patrie, que verrez-vous, MM ? Quel triste spectacle viendra frapper vos yeux ? Tous, ou presque tous ne sont-ils pas chassés de leurs villes, jetés dans les fers, envoyés en exil ou mis à mort ?

Le vulgaire ne pardonne jamais au génie ; l'impiété s'offusque toujours de la vertu. La gloire monte trop haut ; elle illumine trop le front de ses élus ; la bassesse abhorre la gloire. L'on ostracise les hommes de bien, parce qu'ils sont reconnus justes !

Comme Saturne, les nations païennes dévoraient leurs enfants. L'aube de la civilisation chrétienne, l'ordre moral n'apparaissent pas encore à l'horizon des temps ; mais j'en vois pourtant les signes et les symboles partout. J'entends le cygne de Mantoue suppliant sa muse de s'élever et de chanter ces temps prédits par la sibylle et qui doivent nous donner l'enfant promis, lequel ramenera l'âge d'or dans le monde.

« *Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.* »

De fait la croix existe, mais ne règne pas encore ! Elle remonte pour-

tant à l'origine des temps, à celui de la chûte du premier homme, à l'époque de la première promesse, à l'occasion de la première faute, à l'instant de la première menace. L'ordre moral est troublé par la révolte de l'homme ; la promesse de la croix en répare déjà les outrages. Aussi se montre-t-elle, dans l'ordre physique, sous toutes les formes, façonnée de toutes manières ; l'épée qui protège l'homme est taillée en croix, le soc de la charrue qui déchire la terre est construit en croix ; les flèches du par tonnerre qui protègent nos demeures constituent aussi une croix.

L'oiseau qui vole prend cette forme mystérieuse, ainsi que l'homme qui prie. L'arbre qui s'élève vers le ciel forme une croix, de même que le navire qui étend ses voiles.

A Rome même, la Statue élevée à la Piété publique, sur le Forum, se tenait debout les bras en croix.—Les Egyptiens plaçaient la croix dans leurs temples et un ancien empereur de Chine, pour prier, joignait ensemble deux morceaux de bois en croix.

Les actes les plus importants de l'Ancien Testament manifestent le symbole de la croix. La croix, représentée par le serpent d'airain, sauve Israël en route pour la terre promise ; la croix, de nos jours, enseigne au peuple chrétien le chemin qui conduit à la Jérusalem Céleste.

Quand Jacob, le vainqueur de l'ange de la vie va être vaincu à son tour par celui de la mort, il fait le testament de la promesse ; il laisse sa bénédiction à ses descendants : il *croise* ses bras pour bénir Ephaïm et Menassès. Trois ans durant une sécheresse désolante a ruiné les peuples. Eli s'élance dans les hautes solitudes du Carmel, et là, le front dans la poussière, il étend les bras en forme de croix et fait monter de la mer le nuage qui ira rendre à la terre sa fraîcheur et sa fécondité.

Les Hébreux ont engagé la bataille décisive contre Amalech ; le sort est incertain. Moïse monte au haut de la montagne pour prier le Dieu armées. Au sommet des montagnes, les bruits terrestres n'arrivent pas ; le Ciel semble mieux écouter.—Le grand législateur d'Israël s'en fera alors le

prêtre ; il tend les bras en croix. Il ne représente pas seulement ce signe, cet étendard de la rédemption à venir, dans cette attitude respectueuse ; il devient croix vivante, croix priante, croix instable dont le pied touche le roc, et dont les bras chancelants sont soutenus, aussi longtemps que la victoire est incertaine, par la piété d'Aaron et la constance de Hur.

La croix est donc déjà un symbole, un signe, un mystère, un drapeau, un étendard, en attendant qu'elle devienne le sacrement de notre rédemption.

La malice humaine est à son comble ; l'iniquité recouvre la terre ; l'anarchie remplit la cité ; le mal a souillé tous les peuples. Le crime défie toute description ; toute âme honnête se détourne à la vue des iniquités publiques et privées qui se commettent de toutes parts ;—toute oreille chaste se dérobe aux concerts d'obcénités que l'on entend partout. Le Circle, le Théâtre, le Forum sont souillés de sang et d'infamie. La barbarie, la tyrannie, l'écrasement, la haine, la cruauté et la luxure sont

partout ; l'honneur, la piété, l'espérance, la vertu nulle part. L'ordre moral est inconnu, l'ordre social renversé, l'ordre matériel détourné de son but. Un sensualisme grossier a corrompu l'individu jusque dans la moëlle des os ; un despotisme cruel écrase l'homme, comme l'artisan broie le métal. L'athéisme social règne, le sanctuaire de la famille est violée ; ses bases sont ébranlées. Elle n'a plus de lien ; elle a oublié l'honneur; elle ignore même jusqu'au nom de vertu.

Les nations se sont succédé les unes aux autres. Mais, ô singularité de l'histoire ! MM, nulle grande période, nulle époque remarquable qui ne soit partie d'une ruine quelconque pour aboutir à une grande conquête. Ainsi en fut-il pour les peuples anciens tombant les uns sur les autres : L'Assyrie sur la Grèce la Grèce sur l'Egypte, l'Egypte sur la Phénicie, la Phénicie sur la Judée. Puis Rome tombant sur tous jusqu'à ce qu'enfin la croix de Jésus-Christ vienne s'implanter sur tous ces décombres et dominer toutes ces ruines.

De fait, si les empires modernes n'ont été créés qu'en vue du second avènement du Christ, tous les royaumes antiques ne paraissent avoir été fondés qu'en vue de la venue de l'Homme-Dieu. Le grand avènement accompli leur raison d'être n'éxistait plus. Ils avaient dû leur élévation aux mêmes causes, leur grandeur aux mêmes vertus, leur punition aux mêmes crimes, leur décadence au même aveuglement, leur destruction complète à leur même opiniâtre idolâtrie.

C'est l'heure du rachat du monde. Je la salue déjà aux signes extérieurs qui se manifestent, à la frayeur des tyrans, à la défaite des faux dieux, à la rage de l'enfer, aux miracles qui suivent la résurrection, à la joie des saintes femmes, aux *Alleluia* des anges.

Déjà je vois que l'on se rallie autour d'un nouvel étendard : une société nouvelle, empourprée du sang de la croix, naît à la vie ; voilà donc cet ordre nouveau chanté par les poëtes, attendu par les anciens annoncé par les prophètes, proclamé par le ciel.

Je salue cet étendard que les apôtres dressent devant les nations :

*Vexilla Regis prodeunt.*

C'est ce drapeau du Christ qui s'élance à la conquête du monde, à la réforme des empires, à la régénération des sociétés. O vertus de la croix ! O puissance merveilleuse du sang ! L'eau du déluge avait suffi pour lavé le péché de l'homme, mais il fallut le sang d'un Dieu pour racheter le crime de son esprit ; car le péché de l'homme se retourne surtout contre lui-même, mais le crime de son esprit s'élève directement contre Dieu.

L'homme aime l'inconnu, l'abîme l'attire, il cherche le mystère. Où en trouvera-t-il un plus grand que celui de la croix ? Aussi s'attache-t-il à ce nouvel emblême. La croix le régénère, l'ennoblit, lui rend sa liberté, le sauve. Symbole d'ignominie chez le païen, elle devient celui de la gloire ; signe de dégradation et d'opprobre chez les sociétés antiques, elle devient celui de la vénération et de l'amour.

O étrange changement ! la croix conquiert les cœurs qui jusque là

n'avaient pas connu l'amour ;—elle soumet les intelligences, elle dompte les volontés, elle adoucit les mœurs, elle élève la justice, elle proclame la liberté ; aux tyrans, elle prêche la modération ; aux puissants, la douceur ; aux maîtres, la compasion ; aux esclaves, l'obéissance.

Ceux mêmes qui détestent la croix sont obligés d'admettre sa puissance, de même que ceux qui l'aiment : la haine est parfois un critère plus manifeste que l'amour. Le guerrier place la croix sur sa poitrine, le chevalier sur son cœur, le roi sur sa couronne. C'est maintenant le cachet de la puissance, la marque distinctive de la grandeur, l'éclat éblouissant de la gloire.

Elle orne le sommet de nos temples ; elle brille sur nos autels ; elle fait reverdir l'espérance jusque sur nos tombeaux.

Elle vient de sauver l'homme, elle élargit les bases du droit, elle rassérène l'ordre moral. Si la terre lui doit son salut ; les empires, leur tranquillité ; les sociétés, leur repos ; les nations leur stabilité; l'église lui doit sa force, sa constance, sa résignation, sa persévérance et son zèle.

La civilisation reprend sa marche radieuse dans les sociétés ; elle se réaffirme ; elle reconstitue les bases morales détruites ou oubliées. La barbarie fait place à la croix ; les ténèbres, au jour. Par la croix, la faiblesse devient force ; le pouvoir succombe devant elle. Sortie des profondeurs des catacombes, la croix, portée au dessus des aigles de l'empire, va triomphalement s'assooir sur le trône des Césars :—C'est de là maintenant, que ses rayons vont briller sur l'univers. La force brutale est vaincue, l'ordre moral renait, la famille, cette grande assise des nations, est reconstituée.

Et comme pour se moquer de la force, le Dieu de la croix, s'appuie sur la faiblesse.—Sa religion avait commencé dans le sang, elle se raffermit par le martyre ; elle est continuée dans les larmes.

Quelques fois j'entends l'impie se moquer de la souffrance.

Ah ! le malheureux :

Mais il ne sait donc pas à travers les orages
Ce qu'un souffle inspiré peut briser de nuages :
Mais il ne sait donc pas qu'à l'ombre du saint lieu
Sa force est infinie.
Et qu'un cri de douleur monte plus vite à Dieu
Que l'élan du génie.

Ce cri de douleur suffit au Ciel ! C'est à l'humilité et à la faiblesse que sera confié le glorieux privilège de porter l'étendard de la nouvelle civilisation chez ceux qui ne la connaissent pas encore. Ainsi, c'est de la main de Clotilde que les braves guerriers Francs reçoivent la croix, tandis que Théodelinde la fera connaître aux farouches Lombards.

Ceux-ci l'enseigneront à leur tour aux autres barbares en route pour écraser le colosse romain. C'est un ancien petit esclave de la Gaule en Irlande qui retournera y planter la croix et faire connaître le christianisme dans cette île.—Les disciples de Benoît apprendront la foi nouvelle aux peuples de la Suède, de la Norvège et de la Germanie. Grégoire-le-Grand, étendu douze ans sur son lit de douleur, comme sur le bûcher de son martyre, conserve toujours l'énergie et la volonté de Pierre : c'est lui qui envoie Augustin porter la civilisation nouvelle aux *Angles* de la Grande Bretagne :

*Vexilla Regis prodeunt.*

Ainsi la civilisation catholique poursuivait, à travers les âges et au

milieu des nations, sa marche bienfaisante. Attaquée d'abord par la tyrannie, elle s'en rendit maîtresse ; combattue par les schismatiques et les hérésiasques, elle les vainquit ; persécutée par les impies, raillée par les pseudo-philosophes, reniée parfois par ses propres enfants, elle n'en continuait pas moins ses glorieuses évolutions vers l'Ouest. Les empires passaient ; celui de Rome s'était divisé, à la mort de Théodose, en 395, en empire *Romain* ou d'Occident, et en celui d'Orient ou de *Bas-Empire*. Le premier finit en 476 avec Augustule et ne fut restauré qu'en 800 avec Charlemagne, pour se diviser en 888, à l'époque du démembrement de la puissance Carlovingienne, et passer successivement aux mains des souverains de France, d'Allemagne et d'Italie. Il s'effondra vers 911 avec Louis IV, le dernier des descendants de Charlemagne, pour être rétabli de nouveau en 962, sous le nom de *saint-empire Romain de la nation Allemande*, par Othon le Grand.

Le despotisme musulman renversa l'Empire Grec en 1453 ; Bonaparte brisa celui d'Othon le Grand au com-

mencement de ce siècle. Ainsi tout passait, tout s'effondrait, tout disparaissait dans les tourmentes politiques, au milieu des guerres désastreuses. Une seule chose restait debout sur toutes ces ruines :—le christianisme.—Un seul étendard planait victorieux au dessus de toutes ces défaites :—l'étendard de la croix.

Mais, du fond de l'Allemagne part un cri do guerre !

Ecoutez, écoutez !.........
Une voix s'élance et rugit,
Comme un vent orageux, comme un immense [bruit,
C'est celle de Luther ; elle tonne,
Tout s'agite ou s'allume.
L'Allemagne déborde et sème le chaos,
Comme un vase enflammé qui laisse fuir à flots
Sa bouillonnante écume.
Luther dévaste tout.........
Son bras, pour couronner cette œuvre de l'enfer
Son bras est plus hardi, son langage plus fier ;
Ce grand démolisseur qui sait si bien son rôle,
Frappe avec la parole
Et prêche avec le fer.

L'erreur semble prévaloir en Europe ! A l'Occident, par de là les mers, de nombreuses tribus, plongées dans l'idolatrie, courbées sous le joug de satan, attendent encore leur délivrance ;—l'heure en est venue. Ce que l'Eglise perdra d'un côté, elle le repren-

dra de l'autre ; la croix traverse les mers avec Colomb ; c'est en son nom que Cartier et ses compagnons s'emparèrent du Canada—Leur pr ier acte fut d'y planter une croix ;

*Vexilla regis prodeunt.*

L'enfer s'agite, de sombres visions tourmentent Donnacona,—car le ciel prend possession de ce pays.—Alors

Eclatent dans les airs mille clameurs joyeuses
Des voix chantant en chœur sur nos rives heu-
[reuses,
Comme un long hosanna,
Et l'on vit voltiger des spectres diaphan
Et l'écho sur les monts, dans les bois, les sava-
[nes
Répète : Agouhanna !

Ainsi la croix, aidée de *l'Epée*, va civiliser notre continent ; le rôle de cette dernière vous sera développé dans la deuxième partie de ce discours.

## II

### L'ÉPÉE DANS L'ORDRE SOCIAL

*Vives in gladio et fratri tuo servies.*

Sans doute, MM. que vous avez compris, qu'en parlant de la croix, comme je viens de le faire, je n'ai pas voulu entendre par là la forme ou la matière périssable dont elle se compose.

Par cette idée, par ce mot, j'ai symbolisé toute la théorie, toutes les doctrines du christianisme, toute la philosophie catholique, tous les bienfaits de notre civilisation, toutes les gloires, toutes les souffrances et tous les deuils de la vérité,—l'Eglise enfin : l'Eglise avec ses larmes, ses combats, ses martyrs, ses espérances, ses bienfaits ; avec ses joies, ses revers, ses triomphes, ses victoires.

Mais l'Eglise seule, persécutée, sanglante, dont le berceau était un infâme gibet, dont la puissance n'était que ses larmes, les disciples que des ignorants, le fondateur qu'un soi-disant criminel auquel on avait préféré un insigne voleur, dans sa propre Patrie,—l'Eglise dis-je, comme

ensemble de doctrines nouvelles, mystiques, impalpables, spirituelles, célestes, n'aurait pas toujours été comprise par des hommes grossiers, incultes, sensuels, barbares et esclaves.

A cette Eglise donc il fallait des auxilliaires, des appuis, des moyens humains pour conquérir les cœurs. Et cette Eglise de paix, qui prêchait une parole de douceur, une doctrine d'humilité, une espérance d'amour, dut appeler à son aide le secours de l'épée !

L'épée chrétienne dans l'ordre social, signifie donc pouvoir judicieux, force civilisatrice, action bienfaisante, puissance légitime qui fait respecter la vérité, qui raffermit l'Etat, qui consolide le trône, agrandit la nation, maintient la famille et protège l'autel.

L'épée, symbole de l'autorité, représente la croix dans sa conformation physique, comme dans sa signification morale.

Oui, chose digne de remarque, en effet, MM. c'est que l'épée qui représente la justice, qui exprime la possession, qui maintient l'ordre, qui

venge l'innocent, qui fait respecter le droit a pour modèle régulier, pour archétype parfait, la croix elle-même.

Or, sur la croix, le sang d'un Dieu a coulé en telle abondance qu'il a entièrement lavé les iniquités de l'homme. Par l'épée, le sang a aussi coulé à flots jusqu'à ce qu'il ait obtenu justice et compassion pour les peuples. Si la gloire ennoblit, si la justice élève les empires, c'est l'épée qui est l'instrument du châtiment des peuples, pour les ramener, vers les sentiers de la croix, vers les hauteurs du Calvaire, vers les sommets de l'amour. L'épée,—c'est le fer qui frappe, qui blesse, qui corrige, et qui répand le sang. Or, le sang versé pour une cause juste et sainte possède une vertu puissante, un cachet spécial, une force particulière.

L'épée se retrouve partout.

Quand l'homme par son audacieuse révolte a perdu son empire, quand il va être à jamais chassé de cet Eden, embelli par la main de Jéhovah, orné de toutes les splendeurs d'une création divine, de quoi l'ange exécuteur de la sentence incommutable

contre le prévaricateur est-il armé ? sinon d'une épée flamboyante ? Il se place ensuite à la porte du Paradis terrestre pour en fermer les avenues à Adam et à sa malheureuse postérité.

Depuis lors l'épée fut l'arme des nations les plus civilisées.—Les anciens Perses, les héros grecs devant Troie, les Spartiates, les Athéniens, les Romains, les Gaulois, les Goths et les Espagnols s'en servirent dans leurs sanglants combats.

Chez les Romains, on plantait l'épée devant les Préteurs, comme attribut de leur puissance ; les Préfets du Prétoire la portaient comme marque de leur dignité. Chez eux, comme de nos jours, ceux qui se rendaient à l'ennemi, se dépouillaient de leur épée pour la remettre au vainqueur.

La France gouvernementale qui a perdu le sentiment de la croix, semble plus n'avoir la force de tenir l'épée ; elle ne sait plus manier que l'instrument de *crocheteur* ; elle tremble devant le Prussien ; ses armées plient devant les signes maçonniques de l'Allemagne : elle ne se montre inso-

lente que devant des femmes sans autre protection que la grille d'un couvent !

Aussi des mains affaiblies du neveu de Bonaparte, l'épée de la France dut s'humilier au point de passer à celles de l'empereur d'Allemagne. Et ce, devant Sédan, une citadelle française ! en présence des légions françaises ! en face des descendants des soldats qui avaient promené les aigles victorieuses du premier Empire, d'un bout de l'Europe à l'autre ! !

Pardon, MM. de mettre cette honte devant vos yeux, quand il ne devrait, en ce beau jour, n'y passer que des gloires.

Cependant, à côté de cette France impie, lâche, traître et païenne, il y aussi la France noble, sincère, patriotique, chrétienne ; la France de Charette et de ses héros de Patay, de Rameau, de Claudio Jannet, de Charles Perrin, du comte de Foucault, de Chesnelong, de Lucien Brun, d'Emile Keller, du comte de Mun, de Beaudry-d'Asson, des Veuillot, du Marquis de Montcalm et du grand Freppel, etc. Ne perdons donc pas espérance pour notre mère-patrie ;

l'épreuve peut l'épurer, l'exemple de la Belgique doit l'encourager, le parti catholique peut encore la sauver. Car, si on arrache la croix de ses écoles, celle-ci protège encore ses autels ; elle a encore une place dans le cœur du peuple. Or, la croix est le sacrement de la rédemption comme l'épée est celui du rachat des peuples : car en effet, l'épée est le signe de la victoire, de la puissance, de l'honneur et de la conquête ;— c'est aussi, celui de la force, mais de la force du droit qui protège et non de l'injustice qui souille ; de la puissance qui élève et non de la violence qui flétrit.

Quand l'on sacrait les anciens rois de France, ceux-ci prenaient alors l'épée sur l'autel pour attester qu'ils ne tenaient leur suzeraineté que de Dieu. Et, en Allemagne, l'épée et la crosse étaient les armoiries des grands dignitaires et justiciers ecclésiastiques. En Normandie, la Haute-Justice possédait le droit de l'épée, consistant en celui de faire exécuter ses arrêts par la force des armes.

Trois grands Ordres militaires se sont honorés du titre "*d'Ordres de l'Epée.*" La fondation du premier remonte à Guy de Lusignan ; il eut pour siège l'Ile de Chypre achetée, dans ce but, de Richard Cœur-de-Lion ; sa fin était la protection du royaume. Aussi, portait-il fièrement sa devise sur laquelle se lisait : "*Securitas regni.*"

Albert, évêque de Riga, veut élever une barrière contre les envahissements de l'erreur, il fonde les "*Chevaliers du Christ des deux Epées,*" dont le but était de refouler au delà de la Livonie et de la Pologne, la barbarie de l'Orient qui voulait briser les lignes chrétiennes de l'Occident.

L'Eglise de Suède souffre ;—le Luthérianisme fait brèche partout.—C'est encore à la chevalerie que le peuple chrétien va demander aide et protection ; Gustave Wasa fonde un troisième ordre de l'Epée.

Aujourd'hui même, le titre de Chevalier de l'épée n'est conféré, en Suède, qu'à ceux qui se sont illustrés sous les drapeaux. L'Epée de cet ordre porte pour devise—"*Pro Patriâ,*" pour son pays.

Ainsi, si la croix est l'emblême de l'amour de Dieu pour les hommes, l'epée est celui du dévouement à la patrie. C'est la sécurité du royaume, c'est la sentinello du droit, c'est la protection des drapeaux, c'est l'immolation pour l'intérêt commun, c'est le symbole des armées, c'est l'auxilliaire de la croix.

Et comment la catholique Espagne repoussa-t-elle par delà les colonnes d'Hercule la puissance des Maures ? sinon par l'épée ?

N'est-ce pas par la valeureuse épée de Godefroi de Bouillon et de ses héroïques croisés que le monde catholique a pu, en suivant les traces ensanglantées des Chevaliers chrétiens, aller prier sur le tombeau du Christ, reconquis par le dévouement et la bravoure, contre le despotisme et la barbarie ?

C'est l'épée de Don Juan d'Autriche et de Jean Sobieski qui barre à l'islamisme le chemin de l'Europe,— quand partout les armées du croissant, victorieuses, semaient sur leurs pas, l'épouvante, l'atrocité et la mort. Nous ne pouvons non plus oublier les hécatombes des plaines de Poi-

tiers et la victoire éclatante de Lépante,—toutes au profit du Catholicisme. Jehovah était encore terrible pour ses ennemis.

Hélas ! comme Israël, faut-il aussi nous demander où est notre Dieu ? Le sang aurait-il perdu de son efficacité première ?

Non :—la mission de Napoléon 1er, ce lion du désert,—s'affirme ; l'Europe coupable a besoin de châtiment ;-il l'en abreuve ; de la pointe de son épée il taille et retaille les limites des royaumes, il flagelle les rois, il écrase les peuples jusqu'à ce que lui-même se sente rassasié de sang et de gloire.

Cependant, il a outrepassé ses pouvoirs, il a abusé de ses victoires, il a outragé le représentant du Crucifié, il a méconnu la mission de son épée. Voilà qu'elle sera à jamais brisée en ses mains : fait qui atteste une fois de plus, que l'épée est non seulement un fléau, mais qu'elle est aussi le sacrement de la justice et l'implacable instrument des vengeances célestes.

Si la croix est l'unique espérance du chrétien, l'épée est souvent le

seul espoir des nations, quand elle est confiée à des mains fermes, pures et dignes.

L'Eglise MM. est déjà dans Rome, mais la croix est encore cachée au fond des catacombes. — Pour l'en faire sortir, Dieu qui a les siècles pour lui, attend longtemps le secours d'un soldat chrétien. Constantin accomplit son heureuse mission. Les autels sont élevés de toutes parts, mais le droit toujours barbare, ne peut encore les protéger.

Rome avait emprunté le dogme primitif de son droit aux Etrusques ; la Grèce lui avait donné ses formes symboliques, l'Orient l'avait revêtu de ses mystères. Mais ce droit personifié dans l'Etat, s'appelait parfois, Tibère, Néron, ou Héliogabale. Cependant, tous les peuples conquis l'avaient accepté. L'unité chrétienne se préparait déjà, même par l'absolutisme du droit !

Ceux qui un jour viendront écraser Rome, étonnés de la sagesse de ses lois, modifiées par le christianisme, les accepteront pour eux-mêmes et les emporteront comme l'un de leurs plus beaux trophées, jusqu'au fond de

leurs repaires. C'est ainsi que la Germanie en recevra les lumières et que la Gaule en bénéficiera.

En changeant de nom la république romaine change de tyrans ; le droit reste le même. Ainsi Trajan revenant de la Dacie fait égorger 10,000 gladiateurs inutiles pour le circle, vu le manque des animaux pour y combatttre ! Quoique mitigé sous les Antonins, le droit permet encore de jeter les hommes aux appetits aiguisés des lions.

Au christianisme seul était donné d'asseoir le droit sur sa véritable base, de la ramener à l'ordre, d'en faire la formule rigoureuse de la justice. C'est alors que parut la véritable égalité, prêchée par Paul ; l'unité parfaite réclamée par Pierre. Ce droit, ainsi épuré, éclairé du flambeau de la croix, opéra avec sagesse. Il ne détruit rien d'abord, l'église étant la grande école du respect,—il corrige ; il ne sape pas, il appuie ; il ne libére pas tout d'un coup l'esclave, mais il enseigne au maître d'abord la douceur, puis la charité, puis l'égalité.

Aux vieilles formules, Théodose substitue son nouveau code plus

conforme encore aux idées et à la douceur chrétiennes.

Le procès verbal en sera donné à la dernière séance du dernier Sénat, vers le milieu du 5[em] siècle, alors que l'heure des barbares est sonnée. Rome n'est plus ! Son cadavre sanglant est dépecé et les lambaux palpitants en sont dispersés aux vents de la colère du ciel.

Dieu a eu son tour ; il est tombé sur la malheureuse cité.

Ce fut l'épée d'Attila et le pied d'Odoacre qui se chargèrent de cette formidable exécution. Les fantômes impériaux disparaissent. Le droit païen dont la lutte, commencée sur le mont sacré dans le sang de Virginie, s'était perpétué dans les Edits prétoriens, et par la philosophie stoïcienne devait s'écrouler sur ses bases, pour reprendre sa véritable vie dont la source, cette fois, était l'Eglise, pour se perpétuer, avec la civilisation chrétienne, à travers tous les continents et parmi toutes les nations.

Ce droit MM. ne vous apparait-il pas comme la conscience du christianisme ? comme la sanction de notre

civilisation ? Pensée profonde qui m'effraie pour l'Asie, berceau du monde qui l'aperdu, pour l'Afrique, étape des peuples voyageurs vers l'Europe, qui l'a rejeté, pour l'Europe qui le repousse et qui semble déjà retourner vers le paganisme : car la civilisation, comme le torrent, ne remonte jamais vers sa source : elle est progressive, ou elle périt.

N'importe, le Code chrétien de Théodose survivra aux ruines de l'empire. St-Boniface le donnera à la Germanie ; on l'enseignera aux Gaulois dans l'école de Clermont, et celle de York le fera pénétrer dans les mœurs et l'esprit de l'Angleterre. La vérité ne meurt point.

C'est en vain que Frédéric Barberousse, comme successeur de Trajan, se proclamera, le propriétaire de ses sujets et que Louis XIV émettra les mèmes prétentions : le droit prime la force ; ilest maintenu. Le divorce disparait aussi. Grégoire VII pourra mourir en exil, mais au moins il aura la consolation de faire triompher la doctrine chrétienne contre les abominables prétentions de Philippe Auguste et d'Henri VIII. C'est

à l'aide de l'Eglise que le droit romain nous est transmis. C'est lui qui adoucit la caractère des conquérants sanguinaires pour en faire des rois pacifiques.

La croix, c'est-à-dire l'ensemble des doctrines catholiques, a changé la face du monde. L'Eglise a conservé la science. C'est elle qui avait fait aux moines une obligation de copier et de nous transmettre Sénèque et Cicéron ; Augustin d'Hippône nous avait conservé Platon et Boëce nous a donné Aristote.

L'éducation adoucit les mœurs ; les arts naissent à la vie ; la musique, la peinture et la poésie se transforment. Et, sur la harpe des Bardes Gaulois et des Scaldes Germaniques la religion ajoute une corde divine pour chanter l'âme, la paix, le ciel et Dieu, tout en chantant la vie, la guerre, le peuple et la patrie.

Trente ans après la [illegible] de Charlemagne son immense empire s'écroule sous les coups redoublés des Normands. Les Hongrois massacrent l'Allemagne et l'Italie. Ils courent la laver dans un déluge de sang et ils y reçoivent le baptême

de la foi ; car Dieu voulait s'en servir, comme de rampart, contre la corruption de Byzance qui cherchait à déborder en Occident.

Ce droit enfin si amoureusement promulgué par la croix, si merveilleusement servi par l'épée, avait modifié le caractère de la nation Franque à tel point qu'elle était devenue la plus civilisée de l'Europe, lors de la découverte de l'Amérique.

Au nom de son droit et par la croix, au nom de la justice et par son épée, la France avait fait d'admirables choses. Un mot sublime les qualifie : " *Gesta Dei per Francos.* " Et c'est là le plus beau témoignage que l'histoire ait jamais rendu à un peuple, puis que pour l'enregistrer dans ses annales, à côté des grands faits des hommes, elle a du inventer une formule unique, une expression que l'on ne retrouve nulle part ailleurs. *Gesta Dei per Francos.* Le génie chrétien seul a pu buriner ce trait céleste.

Ce mot peut-être la honte d'une certaine France actuelle, il est la gloire de celle d'autrefois, espérons qu'il sera aussi celui de la France de l'avenir. O France chérie, pourquoi te

laisses-tu aujourd'hui périr quand près du Dieu de St Louis et de Ste Geneviève la rédemption est toujours surabondante ?

Ce que la croix, qui avait tant effrayé le farouche sauvage des bords du St-Laurent, n'aurait pu faire seule, en ce pays, l'épée l'accomplira. De fait, dans la nouvelle France, si le laboureur fut apôtre, le soldat fut prêtre :—sa vie fut une immolation continue, un sacrifice constant.

Les nombreuses peuplades qui se disputaient la possession de nos vastes territoires, étaient plongées dans les ténèbres les plus profondes, adonnées aux plus abominables cruautés, courbées sous le joug le plus dégradant. Le missionnaire mourait de leurs mains sanguinaires ; la croix ne faisait encore aucune salutaire impression sur leur âme cruelle. Pour dompter leur tyrannie, il fallut une puissance; et cette puissance fut celle de l'épée, car si la croix est le signe de l'amour, l'épée est celui de la crainte.

La croix et l'épée ; voilà la double alliance qui a converti l'Amérique ; voilà le double étendard qui a sauvé le Canada.

Ai-je besoin de vous dire que c'est en chantant les hymnes sacrées que nos guerriers s'élançaient au combat? que c'est en portant avec eux la croix que nos pères couraient à la mort où à la victoire ?

Singulière corrélation ! MM. Deux mains fondent notre cher Canada, deux mains l'agrandissent d'un océan à l'autre, deux mains le soutiennent dans toutes ses vicissitudes, deux mains le relèvent dans toutes ses chûtes, deux mains l'encouragent dans toutes ses défaillances, deux mains le protègent dans toutes ses adversités, deux mains lui assurent une durable victoire;—celle du prêtre et celle du soldat ; la foi et l'action ; l'empire de la vertu et celui du courage ; la croix et l'épée.

Le sang, sans lequel il n'y a pas de rémission, a été répandu à flots depuis l'origine du monde, sans apaiser la colère du ciel ! Parceque ce sang, au lieu de monter en holocauste au vrai Dieu, n'était destiné qu'à des sacrifices aux puissances infernales.

Parmi toutes les horreurs du paganisme est celui des victimes humai-

nes ! Les Carthaginois égorgeaient leurs propres enfants ! Et ces abominations se pratiquaient au Mexique et parmi les sauvages de l'Amérique, lorsque les Européens y pénétrèrent et avant que l'aurore de l'église ne les éclairât, avant que l'épée ne les protégeât, avant que la croix ne les eût délivrés de la tyrannie de Satan.

L'épée française a affermi l'état, protégé l'église, défendu la croix et ennobli l'ordre social en Canada. Et ce, par le moyen de la guerre constante que nos pères durent faire, sans trève ni relache, sans tranquillité ni repos. Cette guerre que le Cosmopolitisme universel voudrait voir à jamais disparaître du monde, y est pourtant un fait constant, perpétuel et normal depuis son origine.

La guerre ! C'est la justice de Dieu qui passe. Ce sont les iniquités des hommes qui en ont appelé les atrocités sur leurs têtes, comme l'acier attire la foudre. La guerre est universelle. Et si l'on maudit l'assassin, l'on honore le guerrier, parcequ'il est l'exécuteur des hautes-œuvres de son pays, parcequ'il en est le vengeur, le protecteur, la sauvegarde et le rampart.

Si la mer devenait inerte et immobile, si ses flots cessaient de monter ou ses vagues de redescendre, ce serait la ruine des hommes : ce calme engendrerait la mort. Les eaux de Siloé devaient être agitées par l'Ange pour guérir le premier malade qui s'y plongerait, les eaux des mers ont besoin d'être remuées jusque dans leurs mystérieuses profondeurs pour en empêcher la corruption. La guerre est aux nations ce que la tempête à l'Océan ; elle les purifie, elle les assainit, elle les relève, elle les ennoblit.

Voilà la puissance du sang versé pour la justice ; voilà l'efficacité de l'épée. Voilà sa mission en ce monde; mission Sacro-Sainte qu'elle a admirablement accomplie dans la nouvelle France.

L'épée est synonime de courage, de force, de bravoure et de vertu. C'est elle qui protége la patrie, qui la défend contre ses envahisseurs, qui en recule les limites, qui en fait respecter les droits : c'est le *patriotisme* en action.

Ah ! depuis longtemps, vous sentiez ce mot de *patriotisme* sur mes

lèvres, vous compreniez qu'il ne cherchait qu'une issue pour s'échapper de mon cœur. C'est qu'en effet tout vibre aujourd'hui, tout sourit—tout s'élance,—tout vole, la terre vers le ciel,—les cieux vers la terre :—nos âmes, les unes vers les autres.—C'est l'heure solennelle ;—c'est la grande journée canadienne française du 19e siècle en Amérique ;—c'est la fête des souvenirs s'harmonisant avec celle des espérances.

Car, qu'est-ce que le patriotisme ? sinon la forme unique de notre, amour pour notre terre natale ? si ce n'est le culte public rendu à nos foyers ? un éclatant hommage donné à la Patrie ?

Or, la Patrie ne représente pas seulement le territoire qui la compose, les beautés qui l'embellissent, les richesses qu'elle renferme, les magnifiques horizons qui l'encadrent, les fleuves limpides qui l'arrosent, les prairies qui l'embaument, les forêts grandioses qui la parent comme d'un vêtement d'éternelle jeunesse, les métaux précieux qui l'enréchissent, les montagnes sublimes qui l'abritent, les constellations qui l'éclairent.

La Patrie est tout cela, mais est encore plus que cela.

La Patrie! C'est le souvenir de tout ce que nous avons aimé, c'est le lien de la famille, c'est la mémoire du cœur ; ce sont nos réminiscences de jeunesse, nos espérances d'enfant ; c'est le vieux curé de la Paroisse ; c'est le clocher de notre église ;—C'est l'autel de Marie, ornée par nos tendres soins des lys de la vallée ;—C'est le vert gazon du cimetière ;—C'est la terre où reposent les nôtres ;—C'est l'humble toît de notre demeure ; C'est un vieux chène qui ornait le jardin ; c'est un ruisseau où s'abreuvaient nos troupeaux ;—C'est l'air embaumé de la terre natale.

La Patrie! c'est encore tout ce que nous avons caressé d'espérances et de chimères ; ce que nous avons éprouvé de joies et de peines, d'allégresses et d'épreuves.—C'est le rêve de toutes nos illusions et de toutes nos amours, les lieux chéris de notre enfance, les sourires amis, les caresses de nos sœurs, les plaisirs purs de notre vie.

Il y a des harmonies si suaves que les anges seuls pourraient les

rendre, il y a des mots si tendres que la femme seule devrait les prononcer,—à cause de l'exquise délicatesse de ses sentiments, de l'excessive sensibilité de son cœur et de l'impressionnabilité de son âme : aussi me permettrez-vous de me servir des belles paroles de Melle Delphine Guay pour vous résumer, en un mot, toute la tendresse qui se concentre dans l'idée de patriotisme :—c'est elle qui va nous donner une leçon magnifique.

Ah ! je vous apprendrai l'amour de la Patrie !
Le plus saint des amours. La patrie est le lieu
Où l'on aima sa mère, où l'on connut son Dieu ;
Où naissent les enfants dans la chaste demeure,
Où sont tous les tombeaux des êtres que l'on [pleure.
En vain l'on nous condamne à n'y plus revenir,
Notre pieux instinct l'habite en souvenir :
Nous l'aimons, malgré tout, même injuste et [cruelle
Et pour ce noble amour il n'est point d'infidèle :
La haïr dans l'exil, c'est l'impossible effort ;
Proscrit, nous revenons lui demander la mort,
Et nous mourons joyeux si l'ingrate contrée
Daigne garder nos os dans sa terre sacrée.

La patrie ?—Ce sont encore nos sacrifices, nos martyrs, nos luttes, nos institutions, nos annales généalogiques, notre histoire, nos combats, nos lois, notre langue et notre religion ; liens puissants qui font, qu'a-

près tant de difficultés et de périls, nous conservions encore, sur ce continent, cette union, cette cohésion, cette homogénéité qui nous assurent de brillantes destinées dans toutes les parties de l'Amérique du Nord. Car, l'avenir, MM. est aux races qui adorent et qui prient. Et, dans la grande liquidation que le ciel demande, tôt ou tard, et périodiquement aux nations vour verrez même aux Etats-Unis, de terribles effondrements, d'effroyables banqueroutes. La banqueroute de la foi appelle la faillite des mœurs, et la faillite des mœurs bouleverse les assises qui étayaient les institutions et les peuples.

Voilà ce que l'inexorable histoire proclame depuis l'Eden à l'Arrarat, de l'Arrarat au Calvaire, du Calvaire jusqu'à nous.

Aussi, pour la patrie, soyons prêts à tous les sacrifices. Sur les autels, élevés à l'endroit même où Cartier monta sur notre royale montagne, non loin du lieu où l'on va élever le temple de la St-Jean-Baptiste, le panthéon de notre gloire, à la concorde, à l'entente, à la fraternité française

en Amérique, jurons que nous oublions à jamais nos haines, que nous défendrons toujours les droits de la vérité, que nous serons toujours fidèles au drapeau catholique et national. Donnons ici, en ce siècle de divisions profondes, un spectacle unique : celui d'un peuple vraiment chrétien, d'un peuple solidement uni, d'une nation de frères.

## III

### LA CHARRUE DANS L'ORDRE MATÉRIEL

*O fortunati nimium sua si*
*bona morint agricolæ.*

La croix nous a donné une patrie, l'épée nous l'a conservée. C'est à la charrue qu'il faut maintenant demander de la faire fructifier, de lui faire produire l'abondance et de l'enrichir. L'individu, la famille, l'état, la religion sont tous également intéressés aux avantages matériels de la patrie.

La question de la charrue implique donc celle du bonheur de l'individu par le travail ; celle de la vertu de la famille par son action moralisatrice ; celle de la sécurité de l'Etat par la stabilité des classes agricoles. L'ordre social est donc interressé au bonheur du laboureur ; l'ordre moral n'a pas de garantie plus certaine que son travail ; l'ordre religieux se repose aussi sur lui comme sur l'une de ses bases les mieux affermies.

Cette grave question implique partant la grande thèse si débattue de nos jours entre le capital et le travail, entre le riche et le pauvre, entre la propriété et le prolétariat,

entre l'église et la révolution. La révolution est cosmopolite aujourd'hui. Partout un mal profond, un malaise inexprimable agitent, soulèvent et tourmentent les sociétés modernes. L'on dirait que dans l'immense fournaise du XIXème siècle, bouillent tous les germes de sédition et de mort qui bouleversent le monde.

L'homme ne veut plus travailler ! Partout l'on ne recherche que jouissances, l'on est dévoyé ; le char de l'état, brisé et à côté de sa route, attend toujours l'habile mécanicien qui l'y réinstallera ; l'on ne voit de toutes parts que troubles et anxiétés.

C'est en vain que la société s'agite pour trouver une solution à ses maux ; la cause du mal semble s'éloigner davantage, à mesure qu'on cherche à la saisir : c'est le tourment sans cesse renouvelé de nos Tantales modernes.

L'on nous propose divers systèmes qui tous n'aboutissent qu'au désenchantement et à l'abîme.

Le *phalanstérisme* n'a creusé que des ruines, le *socialisme* n'a amoncelé que des décombres, le *scepticisme* n'a

abouti qu'au désespoir, le *modernisme* ne fait que des dupes.

Regardez partout MM., et que voyez-vous sinon l'effondrement ? et que constatez-vous de plus, sinon la véracité de cette sinistre parole de l'Aigle de Meaux : *partout la mort en face ?*

Les Puissances ne sont plus qu'un jouet entre les mains de sociétés perverses qui trament leur ruine, dans l'ombre ; les Républiques demandent à la force ce qu'elles n'obtiendront jamais que par la vertu. Aussi rien ne résiste, MM., ni les monarchies antiques avec leur gloire séculaire, ni les empires moderne avec leurs victoires sanglantes, ni les républiques électives avec leur grossier athéisme : nous appelons le chaos ; le cataclysme approche.

Ah ! c'est qu'il manque une clef de voûte à l'édifice, celle de la croix : c'est que les sociétés n'ont plus de base,—celle du travail. C'est que le pouvoir n'a plus de sceptre,—celui de l'épée.—La foi est éteinte, les bras sont oisifs, le courage n'existe plus.

Au risque de passer encore une fois, pour *l'Orateur des vérités dures*

MM, il faut, au milieu du langage de l'enthousiasme que tant de bouches éloquentes vous tiennent en ces jours, vous faire aussi entendre celui plus calme de la raison. Le cœur qui est une lyre sur laquelle se module tous les chants, peut avoir ses exaltations et en même temps faire de judicieuses réflexions.

Il nous faut donc sonder la plaie qui ronge les nations, il faut trouver le dictame, il faut appliquer le remède, il faut enfouir au pied de la tribune, leur fosse naturelle, toutes les idées malsaines qui pullulent dans le monde, sur le grave sujet du travail, sur le but des sociétés, sur les aspirations des peuples.

C'est en déplaçant cette grande question d'économie sociale, c'est en niant la déchéance originelle de l'homme, c'est en excitant toutes les convoitises des nations, c'est en aiguisant tous les appétits des multitudes, c'est en excitant toutes les passions populaires, c'est en prêchant une *égalité*, une *fraternité* et une *liberté* menteuses que l'on a dévoyé les masses, et égaré les peuples. Il faut donc les ramener à leur vérita-

ble point de départ ; briser les anneaux multiples de la chaine honteuse qui les retient dans les arceaux de l'erreur. La véritable égalité n'est que dans le christianisme, la seule liberté est dans la vertu, l'unique fraternité est dans la foi. Le paganisme nous a donné pour modèle de fraternité Etéocle et Polynice, deux frères qui s'entrégorgent ! la révolution française nous a donné pour modèle de liberté que les noyades de Nantes, et pour modèle d'égalité que les couperets de la guillotine.

Dieu ne s'est manifesté que deux fois solennellement à l'homme dans toute l'antiquité : deux fois pour lui donner ses commandements, deux fois pour lui tracer ses devoirs.

Parce que Adam lui a désobéi, il a mérité sa haine ; il lui faut se racheter. Et quel est le moyen imposé au coupable ? un seul, MM., celui du travail. Voilà la grande loi primordiale à laquelle tous les êtres sont soumis : loi irrévocable, commandement absolu auquel nul n'échappe. La terre, maudite à cause de la désobéissance de l'homme, a pourtant

encore conservé assez de force pour produire sans de trop grands efforts. Arrosée de sueurs elle se couvre encore de luxuriantes moissons et de fleurs magnifiques.

A l'origine, les tribus se composèrent de pasteurs ; les familles se partageaient une partie des champs ; le commerce, l'échange, le trafic n'étaient pas encore connus ; un bonheur relatif régnait sur la terre : ce fut l'âge d'or du monde. Cependant les descendants de Seth, malgré la défense formelle de Dieu font des alliances avec ceux de Caïn, le fratricide. De ces alliances naissent une race criminelle, injuste et sanguinaire qui couvre la terre d'abomination. Le ciel va se repentir d'avoir créé l'homme ; le déluge va purifier un première fois toute la terre.

L'histoire, ce tableau des œuvres de Dieu dans le genre humain en même temps que celui des œuvres de l'homme, agissant dans le domaine de sa liberté, d'après cette belle pensée de Mgr Parisis, ne commence, à proprement parler, qu'avec les anciens empires, pour ne se continuer qu'avec les actions étonnantes, dérou-

lées par la nation choisie de Jéhovah, comme son peuple de prédilection. Ce peuple est dans le désert; protégé de toutes manières il ne cesse cependant de murmurer contre ses chefs et contre Dieu ! Alors Jéhovah se montre de nouveau et promulgue, sur le Sinaï en flammes, au milieu des horreurs de la nature, ses lois éternelles qui sont l'omniscience de Dieu, et contre lesquelles viendront en vain se heurter toutes les sociétés à venir. Or, parmi ces arrêts de la justice divine, au nombre de ces préceptes qui seront toujours la réverbération de l'absolue sagesse du ciel étaient ceux-ci :

*« Vous ne déroberez point. Vous ne convoiterez [point les biens des autres. »*

C'était bien là la sanction de la première sentence rendue contre Adam :

*Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front :*
*Homo-nascitur ad laborem*

Dieu ne se déjuge jamais.

Pourquoi donc fausser aujourd'hui l'éternelle doctrine ? pourquoi vouloir vivre sans travail et sans peine ? pourquoi vouloir dépendre du bien d'autrui.

L'on aura beau venir nous prêcher que le travail est indigne de l'homme, que les biens sont communs, que l'égalité est parfaite, que la propriété est le vol, que l'homme est fait pour la jouissance, l'âme humaine qui entend encore, au milieu des clameurs socialistes, les échos toujours retentissants du Sinaï, s'insurge contre ces doctrines néfastes, contre ces funestes conseils. Oui, le travail honnête seul procure le bonheur ; et donne la paisible possession des richesses.

*Homo nascitur ad laborem.*

C'est pour avoir oublié ces préceptes divins, c'est pour avoir méconnu l'efficacité du travail que les nations antiques tombèrent dans une corruption si effrénée ; c'est pour se procurer des jouissances illicites qu'elles exercèrent tant de cruautés et qu'elles instituèrent l'esclave, qui a couvert le monde d'ignominie et de honte, qui a déshonoré et avili l'homme, qui a perpétué tant de crimes, qui a sanctionné tant d'injustices, qui a fait répandre tant de larmes.

Du moment que la culture du sol tomba en décadence, du moment que les soins de la terre furent abandonnés aux mains des esclaves, c'en était fait de la moralité, c'en était fait de la société, c'en était fait de la richesse sociale. Car le travail libre seul est capable de maintenir l'équilibre, de combler les brèches faites aux fortunes privées et aux fortunes publiques. C'est, du reste, le plus grand préservatif contre tous les vices qui déshonorent l'humanité ; son action étant essentiellement moralisatrice. C'est par lui que l'on arrive au progrès réel, durable et vrai, savoir la gravitation naturelle de l'homme vers Dieu. Les peuples qui ne travaillent pas sont malheureux, indigents, vicieux et dégradés ; les Arabes nous en fournissent de nos jours même de tristes exemples, ainsi que les Sauvages non encore civilisés du Nouveau-Monde.

Oui, l'histoire est là ; elle nous affirme que toutes les époques de décadence d'un peuple correspondent avec l'abandon de la culture de ses terres ; que la plupart de ses malheurs proviennent de son refus de

travailler le sol ; car, si la croix est sa sauvegarde, si l'épée est sa sécurité, la charrue est sa garantie contre la misère et le vice, sa conséquence prochaine.

Aussi les nations anciennes attachèrent-elles un singulier honneur à l'exploitation et à la culture du sol. Ce fut là la cause de leurs plus grands succès ; ce fut la pierre angulaire de leur civilisation. C'est ainsi qu'elles assurèrent d'abord leur bien-être et se fortifièrent au travail salutaire des champs.

Aux Dieux de l'Olympe étaient attribués les bienfaits de la terre. Osiris et Isis étaient regardés par les Egyptiens, comme les initiateurs de la science agricole. Les Grecs rendaient leurs hommages à Cérès, et, Zoroastre, chez les Perses, avait attaché aux travaux de la terre une espèce de sainteté. Les Romains allaient arracher aux manchons de la charrue, leurs consuls, leurs dictateurs et leurs généraux; ils prenaient grand soin de ne point dévaster les champs cultivés des nations où ils portaient la guerre.

Le grand Pompée lui-même cultivait ses propriétés, de même que Marius,Cincinnatus,Curius Denlatus, Attilius, Caton et Regulus.Il n'est pas de plus douce jouissance pour Horace que celle de la culture de son champ. Et, au dire de Sénèque, le grand Scipion travaillait ses terres. A l'âge de 80 ans, Varron écrivait un livre sur l'art agricole ; Columelle, Pline et Palladius imitaient son exemple ; et Virgile nous donnait son admirable livre des Géorgiques, dans lequel sont réunis, en un style enchanteur toutes les beautés champêtres, tous les charmes de la nature, tous les bienfaits de la terre, toutes les douceurs de l'existance de la campagne.

*Tityre, tu patulæ recubans sub tegmine fagi*
*Silvestrem tenui musam meditaris avena,*
*.........Tu Tityre, lentus in ombra,*
*Formosam resonare doces Amaryllida silvas.*

De fait, à l'origine des peuples, lorsqu'ils sont encore près des sources des grandes traditions de l'humanité, le travail est pratiqué par tous ; l'oisiveté est encore un crime.

Les Pélages, que nos souvenirs helleniques nous découvrent les pre-

miers, sont déjà occupés de grands travaux, dont la connaissance nous est transmise à travers les voiles de la mythologie et les données altérées du temps. Plus tard, aux plus beaux jours des Héros grecs, Homère et Hésiode nous les représentent occupés aux travaux des champs. Pâris et Anchise gardaient des troupeaux, Agamemnon et Achille apprêtaient eux-mêmes leurs propres repas. Ulysse façonnait de ses mains royales, dans un olivier sauvage, la couche qui servira à le faire reconnaître plus tard, et sa fidèle Pénélope ne cesse, tout le jour, de tourner ses fuseaux. Hésiode compare le paresseux aux frelons qui consomment dans l'oisiveté, le fruit des abeilles.

Thésée et Solon avaient créé une large place au travail dans la constitution d'Athènes. Hélas ! le luxe, la richesse, l'esprit d'aventure, le théâtre, la corruption engendrèrent le dégoût du travail, et à sa suite tous les excès qui ruinent un peuple. Aussi, bientôt le mal a fait tant de ravages qu'il n'y a plus ni force pour supporter le poids des armes, ni courage pour voler à la défense de la

patrie, ni vertu pour en protéger les autels. La Grèce n'est plus qu'une proie facile pour Rome, sa glorieuse rivale. Car, du moment que Salluste a pu dire avec vérité à César. " *Virtus, vigilantia, labor apud Græcos nulla sunt,*" c'en était déjà fini du royaume corrompu des Hellènes.

Rome la frugale, l'énergique, la forte, l'active, la brave va pourtant périr par les mêmes causes que la Grèce ! Elle n'a pas su se prémunir contre les fatals présents de son ancienne ennemie, elle n'a pas repoussé avec assez d'énergie les séductions qu'on lui présente, elle ne s'est pas assez mise en garde contre les mœurs grecques, elle avait oublié le *Timeo Danaos et dona ferentes*. Aussi ses conquêtes asiatiques, jointes aux charmes et à la mollesse d'Athènes, seront sa pierre d'achoppement. Pline nous assure que la plaie du luxe ne fut introduite en Italie qu'à la suite de la conquête de l'Asie.

Aussi longtemps que ce fut une œuvre de piété, pour le romain, que de travailler la terre, la république put compter sur des soldats énergiques, forts, braves et courageux ;

alors elle était prospère, victorieuse et conquérante. C'est en effet par la double puissance de l'épée et de la charrue que Rome devint la dominatrice du monde ; la donation qu'Attale lui fit de l'Asie fut un présent funeste ; la corruption de l'Orient étant encore plus grande que ses richesses ; elle l'a porta au cœur de Rome ; la débauche envahit l'empire ; le luxe y fut bientôt suivi de tous les autres vices : car, du luxe à la mollesse, de la mollesse à l'oisiveté, de l'oisiveté à la luxure, de la luxure au sensualisme, l'enchaînement est naturel, complet, nécessaire et logique.

Le mal se propagea bientôt dans toutes les provinces ; la catastrophe finale pendait déjà sur la tête du plus grand empire qui eut jamais existé. Dans ce triste état de démoralisation profonde, les travaux des champs étaient exclusivement abandonnés aux esclaves ; les grands propriétaires s'étaient concentrés dans les villes. " *Du pain et les plaisirs,* " voilà tout ce que demandait le romain efféminé par le crime, corrompu par les spectacles, souillé par le vice, étiolé par l'oisiveté, affaibli par l'inaction.

Aussi, quand les barbares affamés par les exactions de Rome, abandonneront leurs terres incultes, chassés par les tourments de la faim comme les fauves de leurs tannières, ils ne trouveront plus de résistance nulle part pour arriver jusqu'au centre de cette Rome qui avait été la maîtresse de tout l'univers ! Elle avait retourné contre elle-même cet art perfide qui dans Capoue lui avait servi pour perdre les légions de son plus redoutable ennemi ; ce terrible Annibal dont le serment de haine était éternel.

Les mêmes phénomènes se reproduisent dans la France du moyen âge, tant les principes sont absolus et immuables.—Charlemagne encourage l'agriculture, de même que l'Eglise ordonne aux moines de se livrer, avec ardeur, au défrichement des terres incultes et aux travaux des champs : les successeurs du grand empereur imitent son exemple: la France est déjà forte et puissante. Henri IV, et son célèbre ministre Sully, continuent l'œuvre si heureusement commencée. Hélas ! Louis XIV ne comprit pas assez tous les

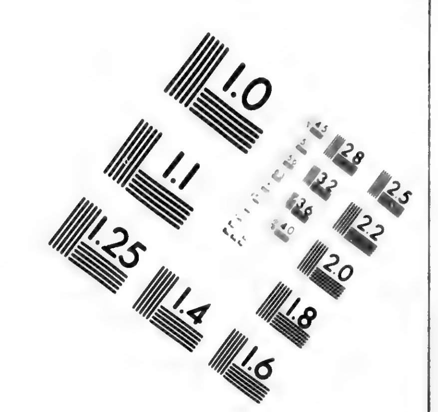
grands avantages moraux et matériels du travail du sol. Il prépara les ruines à venir, le manque des moissons, les impôts qui en furent les funestes conséquences, l'agitation et le malaise qui contribuèrent à précipiter la France dans l'abîme de l'anarchie. Aussi du moment que Louis XIV eut attiré à la cour,—lieu de corruption et de dangers,—tous les grands seigneurs terriens et les riches propriétaires du royaume ceux-ci perdirent bientôt leurs mœurs simples et le goût de la campagne et de la culture de leurs fermes. De là date le déclin de la France et son acheminement vers l'effroyable catastrophe.

Car, l'on avait enlevé les forces vives de la nation, du milieu où elles opéraient avec sagesse et efficacité, en agrandissant leurs domaines, en civilisant les paysans, en dotant les églises, en aidant les pauvres, pour les transporter dans un centre malsain, délétère pestilentiel et énervant.

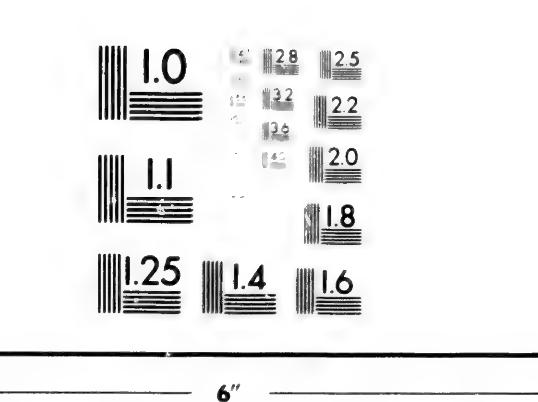
La Révolution acheva le désastre. En morcelant la propriété elle éparpilla la richesse publique ; elle appauvrit le propriétaire. Elle jeta

en pâture des milliers de petits champs à des milliers de familles qui restèrent sans influence aucune. Elle a peut-être activé l'agriculture, mais Napoléon, le corryphée de la révolution, et le roi des loges, en sanctionnant, dans son code, le principe du morcellement de la propriété, en en faisant même une obligation absolue dans le partage des biens, porta un grand coup à la société telle que constituée depuis des siècles. L'effet en fut contestable au point de vue agricole ; mais la révolution n'en poursuivait pas moins son but : celui de la dissolution des grandes familles, car elle comprend que l'organisation chrétienne de celles-ci et leur solide assise dans le sol est la plus grande force de résistance qui puisse lui être opposée.

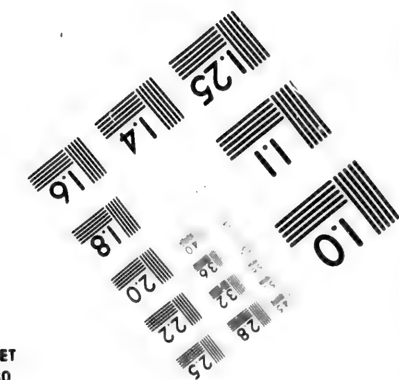
Le mal se perpétue en France ; les cultivateurs ont abandonné leurs campagnes et sont venus constituer, avec les rentiers et les petits négociants, la bourgeoisie impie des grandes villes. C'est cette bourgeoisie vaniteuse et ignorante qui alimente les loges, qui soudoie les émeutes, qui démoralise les ouvriers. Aussi, le

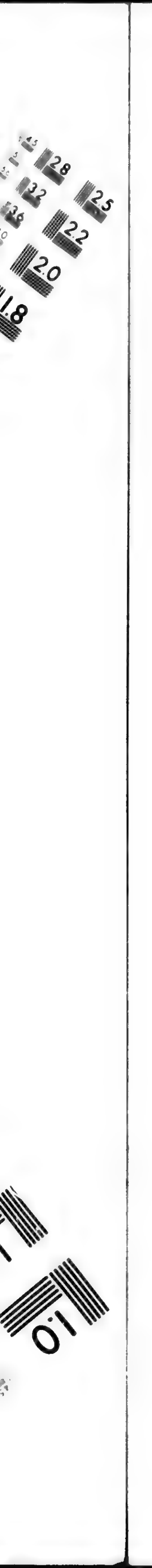


# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"




2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.0

grand publiciste de notre siècle, le célèbre Louis Veuillot reconnaissant la profondeur de l'abîme où se plongeaient les classes moyennes, ainsi déplacées, leur conseillait-il de retourner sur leurs terres, d'y dépenser leurs revenus, dont ils viennent dans les cités engraisser leurs pires ennemis. " Vendez vos diamants, ajoute-t-" il, votre or et vos argenteries pour " fonder des écoles de Frères et des " couvents de Trappistes, pour rele-" ver les églises, pour rétablir dans " les campagnes des œuvres de reli-" gion et de charité. Au lieu d'être " les derniers des bourgeois, conten-" tez-vous d'être les premiers des " paysans et des hommes de bien. "

Ce sage conseil ne prévalut pas ; le mal révolutionnaire ronge la France actuelle qui est victime de fausses théories économiques, de notions perverses, de principes subversifs : une philosophie menteuse l'a égarée. L'on a déplacé le travail, l'on a méprisé la charrue, l'on s'est aggloméré dans les grands centres, l'on s'est porté vers l'atelier ; la production a été excessive, les crises financières s'en suivirent, les gages

baissèrent, les grèves en furent la conséquence. Comme si le travail pouvait jamais faire des lois au capital !

En face de cette situation critique, le *Sphynx* de la révolution a posé un problème ; le Socialisme nous en promettait une solution prochaine. Il commença par rejeter sur la tête du coupable tous les maux des peuples ; il appela sur lui toutes les imprécations des sociétés ; il le voua aux plus terribles vengeances. Il dit aux artisans : " vous êtes esclaves ! devenez libres ! le travail a ses privilèges comme le capital. Celui-ci nie ses devoirs envers vous, faites valoir vos droits contre lui. Appauvrissez votre ennemi ; ne travaillez plus jusqu'à ce que vous l'ayez complètement vaincu. "

Delà ces insurrections périodiques, ces révoltes constantes, ces chaumages forcés, ces haines inassouvies, ces effondrements commerciaux, ces grèves désastreuses pour l'industrie, pour le négoce, pour la morale, pour la famille, pour l'autorité, pour l'Etat et pour l'Eglise.

Les rôles sont renversés ; l'autorité monte d'en bas ; l'anarchie règne, la misère est au foyer ; le flot monte: le pétrole étincelle ! La société est sur un volcan ; les soupapes infernales sont entr'ouvertes.

Voilà le dernier outrage du délire, la négation des commendements divins au sujet du travail, le renversement de tout ordre, le nivellement de tout principe, l'oubli de toute morale.

Voilà où les prétendues revendications socialistes ont plongé le vieux monde.

Voilà l'œuvre de la révolution universelle que l'on propage aujourd'hui par toute la terre ; en Espagne par le libéralisme ; en Russie par le nihilisme ; en Allemagne par la socialisme : en Italie, par le carbonarisme ; en Belgique, par le radicalisme ; en Angleterre, par les fénianisme — *dynamitard* ; en France, par le républicanisme maçonnique ; aux Etats-Unis, par l'internationalisme.

En face de ces résultats, le socialisme ne sera-t-il pas obligé de confesser, comme le malheureux roi des Thèbes, qu'il fut à la fois, la cause, le

principe, l'instrument de tous ses désastres ? Comment cet infortuné n'est-il pas l'assassin de l'auteur de ses jours ? Ne s'est-il pas placé au ban des nations ? N'a-t-il pas appelé sur sa tête coupable les foudres vengeresses de sa propre excommunication ?

N'a-t-il pas fermé l'oreille à tous les enseignements de la vérité ? Ne s'est-il pas moqué de tous les avertissements de l'église ? N'a-t-il pas foulé au pied tous les préceptes du décalogue ? N'est-il pas maintenant obligé, comme Sisyphe, à rouler sans cesse le rocher qui l'écrase, sans jamais pouvoir le fixer un instant ? N'est-il pas condamné comme Œdipe à une cécité volontaire et à un aveuglement perpétuel, sans avoir même, pour guider ses pas incertains l'amour filial, et le dévouement héroique d'une Antigone moderne ?

Pardon MM, une amie encore plus dévouée que l'héroine de Sophocle lui reste toujours ; c'est l'Eglise avec son dévouement maternel, avec ses doctrines divines, avec son zèle infatigable, avec son baume consolateur. Remontez donc, ouvriers, du fond de

vos loges souterraines vous jeter de nouveau dans les bras de votre mère, contempler encore les resplendissants rayons du soleil, les séduisantes aurores de la vérité. Reprenez votre travail—cette sainte action qui purifie ; retournez autant que possible à vos occupations agricoles ; ces salutaires exercices qui sanctifient.

Honorez de nouveau le travail ; là est la vraie félicité.

*Homo nascitur ad laborem.*

Car, sachez que le seul but de la vie humaine est le bonheur, et que son seul moyen est le travail ; que l'unique fin de l'âme est le repos céleste et que la seule voie qui y mème est l'obéissance aux lois divines.

L'erreur moderne est de séparer la théologie de la science ; la morale de sa sanction ; l'âme du corps ; la liberté de la foi ; Dieu de l'homme. Comme si la théologie, la morale, la science, la foi et Dieu ne concourraient pas tous à la même fin : la régénération de l'homme par le travail, la sanctification de l'âme par le repentir.

Que les gouvernements reviennent de leurs erreurs, que l'on cesse de prêcher l'athéisme politique, que l'on rétablisse la confiance dans les sociétés, que l'on ramène la concorde, que l'on ferme les loges, que l'on reconstruise les bases de la famille, que l'on restitue les biens à l'Eglise, que l'on honore le travail, que l'on observe les lois de Dieu ; le bonheur, la tranquilité, l'ordre et la paix viendront reprendre possession du monde ; mais à ces seules conditions là.

*Homo nascitur ad laborem.*

A quoi notre cher Canada doit-il d'avoir échappé jusqu'ici aux catastrophes qui ruinent le vieux monde? sinon à ses travaux agricoles ? à la salutaire influence de la Religion ? à la puissante protection de ses armes ?

Il est de notoriété universelle MM. que Dieu, dans tous les siècles s'est choisi un peuple de prédilection, qu'il a entouré de soins spéciaux, qu'il a effectionné tout particulièrement.

Le grand amour de Jacob pour son Benjamin, le rejeton de sa vieillesse, le fils de ses espérances,—quand Joseph n'est plus,—n'est-ce pas là qu'une image affaiblie de la tendresse de Dieu pour la nation Canadienne, ce Benjamin des peuples de l'univers ?

Aussi voyez-vous la croix, à notre origine, qui fraie notre route à travers les forêts sauvages de l'Amérique ? Voyez l'épée chrétienne qui nous assure une protection efficace contre la barbarie : voyez la charrue, bénie par la religion, défendue par l'épée, qui trace dans notre sol vierge, son fécondant sillon.

La colonie est alors essentiellement religieuse,—son but étant de convertir les âmes ;—accidentellement guerrière,—il lui faut se défendrn ; naturellement agricole, — les premières nécessités de la vie l'exigent.

Et ces circontances providentielles font que nous nous developpons sous l'œil de Dieu, dans l'harmonie, dans l'espérance et dans l'amour.

La religion, la guerre et l'agriculture, savoir, la croix, l'épée et la char-

rue correspondent aux trois grandes vertus de *Foi*, *d'Espérance* et de *Charité* ; car l'on s'appuie sur la foi, l'on espère en l'épée, l'on donne de notre abondance.

Partout l'on retrouve en ce pays, l'image de cette trinité bienfaisante qui rappelle celle du Ciel. De fait, c'est le *Dieu-Père* qui nous donne la foi, c'est le *Dieu-Fils* qui est le seigneur des armées ; c'est le *Dieu-Esprit* qui vous anime de charité.

Et à cette trinité mystérieuse correspond aussi celle des trois sauveurs du pays ;—le Prêtre qui nous enseigne la religion, le Guerrier qui défend notre patrie, le Laboureur qui la rend fertile.

Si ces trois faits ressortent de nos traditions ; trois symboles s'imposent à notre histoire :—la croix étend ses bras dans l'air, au dessus de la tête de l'homme, pour lui indiquer le Ciel ; l'épée, aussi faite en croix, se tient à côté du cœur du guerrier pour lui rendre le courage ; le soc de la charrue, aussi faconné en croix, déchire la terre, sous les pas du laboureur, pour lui assurer son existence.

Le sang du juste, en coulant sur la croix a sauvé le monde *moralement* : Le sang justement répandu par l'épée a sauvé notre peuple—*socialement* ; La rosée descendue sur le sillon du laboureux nourit l'homme, *individuellement.* L'on peut dire de notre chère Canada ce que Turquety disait de sa belle Bretagne :

Terre glorieuse et féconde
Où la liberté règne, où dans les temps d'erreur
La vertu, transfuge du monde,
Se retire d'abord comme le sang au cœur !
Non, dans les plus beaux jours que l'orgueil
[humain vante,
Quelque soit le siècle ou le lieu,
Non, jamais sol mortel n'a gardé plus vivante
L'empreinte de la main de Dieu.

Oui, nous sommes vraiment un peuple de prédilection ; nous semblons avoir été choisis pour de grandes choses. Et un jour l'on pourra dire des Canadiens français, en Amérique ce qu'un grand Pape autrefois, disait de leurs pères en Europe :—*Gesta Dei per Francos.* L'arche d'Alliance nous a été transmise :—à nous de conserver ce précieux dépôt. Et comment y parviendrons-nous ? Par l'union intime avec notre clergé ; et en conservant la simplicité de nos mœurs, la

naïveté de notre foi, la fidelité à nos principes ;—trois bases religieuses et sociales qui ne se consolident chez nous aussi, que par nos familles agricoles, et que nos populations civiques ont déjà laissé considérablement altérées.

L'agriculture fait naître l'aisance ; son travail libre ennoblit l'homme ; Il n'en est pas ainsi du travail mercenaire de l'atelier.—La culture ;—du sol est une prière qui est portée à l'Eternel sur les ailes des vents, par la voix des tempêtes, par le chant des oiseaux, par les harmonies de la nature, par l'écho des grands bois, par les voix mystérieuses de la nuit.

A la campagne tout est riant, tout est verdoyant, tout est gracieux ; le soleil a plus de rayons, les astres plus de beautés, la nature plus de sourires, et au milieu même des orages, quand partout ailleurs l'horizon est sombre, quand le ciel est couvert d'épais nuages, il reste toujours quelque part au dessus de la campagne, une petite échancrure par où le soleil perce, comme d'une fenêtre du paradis.

Et où est la liberté MM. si ce n'est chez l'agriculteur ? Où est le contentement ? où est le vrai bonheur ? où là morale est-elle plus pure ? la foi plus consolante ? l'espérance plus douce ? la religion plus suave ? le respect plus profond ? l'amitié plus sincère ? la charité plus compatissante, si ce n'est dans nos campagnes canadiennes et dans nos familles d'*habitants* ?

Regardez nos villes MM., avec leurs princières demeures, leurs monuments grandioses, leurs immenses édifices, leurs larges avenues, leurs bruits, leurs dicordes, leur agitation leurs misères, leurs richesses leur commerce, leurs incertitudes, leur agiotage, leurs catastrophes financières, leur fièvre de spéculation, leurs jeux bourse, croyez-vous que le bonheur les habite ? que la sécurité y règne ? que la police nous y met à l'abri de tout danger ?

Détrompez-vous ; derrière les rideaux de soie coulent plus de larmes en un jour, que vous n'en compteriez dans toute une année ! les sourires de l'homme d'affaires cachent parfois son anxiété ; le miel sur les lèvres

d'un citadin cèle trop souvent l'amertume de son cœur.

C'est là, au centre des grandes cités qu'habitent les sombres désespoirs, les cuisants remords, les troubles, les agitations, les insomnies, que l'homme des champs ne connait pas encore, heureusement, en ce pays. Le suicide, cette faiblesse maladive des cœurs lâches et des cerveaux détraqués, est le produit de l'excitation fébrile des villes. Delille va en compléter le désespérant tableau:

Là règne, *songez-y*, l'orgueil et la bassesse ;
Les maux de la misère et ceux de la richesse :
Là, sans cesse attirés des bouts de l'univers,
Fermentent à la fois tous les vices divers :
Là, sombre et dédaignant les plaisirs légitimes,
Le dégoût mène au vice, et l'ennui veut des [crimes ;
Là, des fripons gagés surveillent leurs compli- [ces,
Et le repos public est fondé sur des vices ;
Là, le pâle joueur, dans son antre infernal
D'un bras désespéré lance le dé fatal.
Que d'enfants au berceau délaissés par leur [mère !
Combien n'ont jamais vu le sourire d'un père !
Que de crimes cachés ! que d'obscures douleurs!
Combien coule de sang ! combien coulent de [pleurs !
La nature en frémit..................................

Hâtons-nous MM. de détourner les yeux de ces tristes scènes pour les

reporter sur celles si douces et si paisibles de nos campagnes.

Ah ! puissiez-vous, ô honnêtes *habitants*, y couler des jours toujours aussi calmes et aussi heureux que ceux dont vous avez jouis depuis la reconnaissance complète de la plénitudes de vos droits.

Je suis partisan de la théorie de la mission providentielle des peuples :

" Aux grands cœurs donnez quelque faiblesse."

Car, pour parvenir à sa fin, il faut rester dans les voies tracées par le ciel, dans les limites du devoir, dans les bornes assignées à notre mission.

L'âme obéissant aux lois de l'attraction est attirée vers son centre qui est Dieu ; le corps, subissant celles de la pesanteur, s'enfonce dans la terre : pour les retenir à la hauteur où tous deux doivent se rencontrer, il faut la loi de l'équilibre, or, cette loi est celle du travail.

Mais il y a travail et travail ; l'un qui fortifie, l'autre qui énerve ; l'un qui sanctifie, l'autre qui corrompt ; l'un qui élève, l'autre qui rabaisse ; l'un qui enoblit, l'autre qui rend esclave. Celui du laboureur est plus sain, plus naturel, plus serein, mieux équilibré que tout autre.

C'est à celui-là que l'homme avait été d'abord condamné. Tant qu'il y resta fidèle, le bonheur accompagna ses pas. Du moment qu'il s'insurgea contre sa sentence, qu'il se créa des besoins nouveaux, qu'il voulut vivre de la vie plus agitée, plus incertaine, plus spasmodique, plus enfièvrée du commerce, de l'industrie, de la spéculation, il dut dire adieu à son bonheur primitif, à son paisible repos, aux charmes de sa vie : il fut dévoyé, et comme en dehors de sa fin.

Voyez l'antiquité : aussi longtemps que les peuples vivent de la culture de leurs terres, de la garde de leurs troupeaux, de la vie paisible des pasteurs, leur existence est douce et riante, mais aussitôt qu'ils se sont concentrés dans les grandes cités, ils s'y créent des besoins factices qui les dévorent : Thèbes, Memphis, Babylone, Tyr, Sidon, Carthage, en sont des exemples désastreux ; je n'ose pas encore nommer Londres, Paris, Berlin, Chicago et New-York. Aux orateurs de l'avenir de proclamer sur leurs ruines les vérités que j'énonce.

Hélas ! la terre n'a pas voulu comprendre les enseignements d'en Haut !

Aussi est-elle sans cesse travaillée en deux sens diamétralement opposés, pas deux forces qui se repoussent, par deux puissances qui s'entrechoquent, par deux énergies qui s'entreheurtent, par deux principes qui s'entredétruisent, par deux drapeaux qui luttent pour sa possession : celui de l'amour et celui de la haine ; celui du bien et celui du mal ; celui de l'obéissance et celui de la révolte ; celui de la satisfaction des peuples catholiques et celui des revendications sociales des nations révolutionnaires ; celui de l'affirmation divine et celui de la négation satanique.

Pour le chrétien, le travail est un châtiment et une récompense ; pour l'impie, le travail est une peine sans mélange de joie, sans compensation, sans bienfaits. Pour celui-là, l'homme est né pour le travail ; pour celui-ci, pour les jouissances.

L'Amérique du Nord échappe à ces bouleversements sociaux ; il y a chez elle une sève, une vie, une activité qui la sauve encore des cataclysmes, qui menacent l'Europe, qui ont perdu l'Afrique, qui ont englouti l'Asie.

Le peuple canadien se forme dans des circonstances exceptionnelles,

dans des conditions heureuses. Tout est grand dans son origine, tout est sublime, tout est légendaire, tout est mystérieux : les nécessités mêmes de sa vie l'attachent à la culture de la terre ; son système seigneurial lui en fait une obligation rigoureuse.

Aussi voyez ses premières familles s'y livrer, comme des derniers de ses paysans. L'exemple, aussi contagieux pour le bien que pour le mal, part de haut. C'est Mgr de Laval qui de ses propres deniers, fonde une ferme modèle à St-Joachim et le premier collège agricole de notre pays, c'est Champlain, le fondateur de Québec, c'est de Maisonneuve le père de Montréal, c'est Boucher, le gouverneur des Trois-Rivières, c'est Talon, l'intendant général de la nouvelle France, c'est Juchereau, le fondateur de Natchitochés, c'est Aubert de la Chenaie, de Chambly, de Varennes, de Sorel, Vincent de Hautmenil Legardeur, Leber, Robert de la salle Langlade, de Lamotte Saint-Paul, Dugué de Bois Brillant et tant d'autres valeureux officiers qui partout s'étaient multipliés sur les champs de bataille, qui répandirent leur sang

à flots pour conserver à la France un empire dont elle n'était plus digne, qui vont maintenant se faire défri, cheurs, colonisateurs, cultivateurs, fondateurs de seigneuries, organisateurs de paroisses, en un mot *habitants* tels que nous l'entendons en ce pays. Continuons cette grande œuvre en aidant les sociétés de colonisation qui, comme celle de St-Sauveur de Québec, entretient chaque année à ses propres frais, dix à douze colons au Lac St-Jean. Archimède ne demandait qu'un levier pour soulever le monde. Notre obole donné à l'œuvre de la colonisation consolidera la nationalité dans le Province de Québec. C'est la culture du sol qui nous valut notre courage, notre énergie, notre force, nos mœurs simples, notre foi vive qui nous firent résister à tous les obstacles, soutenir toutes nos luttes, affronter tous les périls, remporter tant de victoires. Nous étions là où la Providence nous voulait.

Eh bien ! Oui. O cher Canada !

Eh bien ! dans l'avenir ce qui fera ta gloire
Ce n'est pas ce progrès que l'on a peine à croire
Ni tes chemins de fer, ni leurs réseaux de feu.
Ce sera la légende immortelle et bénie
De ces cœurs pleins de foi qui donnèrent leur vie
Pour le droit et pour Dieu.

La colonie prospéra lentement mais sûrement après la cession :—car nous ne fûmes jamais conquis.

Mais bientôt deux causes néfastes devaient ralentir nos succès ; ces causes s'agravèrent surtout depuis notre révolution.

Ce furent 1o l'éducation et partant le trop grand nombre d'hommes de professions libérales, 2o le refus de travailler la terre et conséquemment notre agglomération dans le villes, et notre émigration dans la République voisine.

1o. Notre système de haute éducation importé du vieux monde, pouvait être très bien adapté à notre Canada, il y a cinquante ans et plus ; il ne répondit pas absolument dans la suite aux exigences de notre société. Son effet immédiat fut de jeter chaque année, dans nos grandes villes, des centaines de jeunes gens qui auraient dû employer leur énergie aux travaux des champs, de déclasser nombre de familles ; c'était presque renouveler la faute de Louis XIV ; c'était enlever à la culture des bras utiles et créer une classe oisive de consommateurs improductifs.

L'on oublie trop qu'il n'y a pas ici de grandes fortunes séculaires et solidement assises, ni de nombreuses carrières ouvertes, comme en Europe, à la jeunesse. Que l'on relève le niveau des hautes études, tant que l'on voudra, mais que l'on fasse un trillage judicieux ; que l'on enseigne à ceux qui doivent retourner à la charrue les sciences agricoles, les connaissances pratiques de la vie des campagnes ; à ceux qui doivent se livrer à l'industrie et au commerce que l'on inculque les notions nécessaires à ces fins ?

La plupart de nos couvents ne répondent pas, comme ils devraient le faire, au besoin de notre pays ; voilà comment on fausse notre vocation. Diogène armé d'une lanterne, en plein midi, cherchait un homme ! Avec la vue de notre mission agricole, cherchez une véritable femme de cultivateur sortie de nos couvents et vous éprouverez la surprise de l'interrogateur du philosophe grec. Il est indéniable que nos collèges ont puissamment contribué à sauver notre nation, aussi gardez leur leur caractère de piété, de foi, de science,

mais corrigez et ajoutez selon les besoins des temps et des circonstances. N'oubliez pas que les pratiques Bretons vivent à côté de nous. Faites en sorte, que le *laïcisme* n'ait jamais raison contre vous. Grâce au clergé canadien, la réaction s'opère déjà de toutes parts—dans l'éducation.

2o. 1837 eut pour effet de chasser bon nombre de nos compatriotes au délà des frontières, vers les Etats-Unis ; ceux-ci en appelèrent d'autres : ce fut là le commencement de l'exode canadien.

Les besoins nouveaux, créés par notre éducation, par le luxe qui s'introduisit dans nos grands centres et qui delà irradiaient dans nos campagnes, força nombre de cultivateurs à délaisser des propriétés qui avaient suffi à la subsistance de leurs ancêtres. L'esprit d'aventure, des malheur de famille, des catastrophes financières, le besoin d'agrandir ses propriétés, le désir de faire fortune, en dehors des modes ordinaires ; voilà en résumé ce qui a chassé, ostensiblement du moins, des milliers de canadiens de ce pays: L'on en compte près de 500,000 aux

Etats-Unis, échelonnés dans tous les Etats, depuis la rivière Ste-Croix, dans le Maine, sur l'Atlantique, au Golfe de Juan de Fuca, près de l'île de Vancouver, dans le Pacifique.

Quelles ruines ! quels désastres économiques pour le Canada ! Supposez 100,000 bras qui travaillent, évalués à une piastre par jour, prix moyen, nous perdons ainsi près de $30 000 000 annuellement. Somme énorme qui devrait se dépenser ici et qui sert à enrichir nos voisins.

Je suis heureux de représenter, en cette circonstance, quatre groupes importants de Canadiens émigrés, dont deux sont livrés exclusivement à l'agriculture. Je les ai fait connaître aujourd'hui même au congrès national. Ce sont nos amis du Mandawaska (Maine) du Kansas, d'Ogdensburgh, de Spencer, Mass. Je ne reviendrai pas sur ce sujet ; qu'il me soit seulement permis au point de vue patriotique de m'écrier : Frères expatriés, pourquoi donc nous avez-vous laissés ? ne songez-vous plus à nous ?

Ah ! pourquoi donc quittant le pays de vos pères
Aller semer vos jours aux rives étrangères ?
Leur ciel est il plus pur, leur avenir plus beau ?

Au contraire, nos frères, par leur nombreuses délégations à notre belle fête ne viennent-ils pas vous dire ?

Loin de son lieu natal, le *Canadien* qui s'exile
Traine son existence à lui-même inutile ;
Son cœur est sans amour, sa vie est sans plai-
[sirs,
Jamais pour consoler sa morne rêverie
Il n'a devant les yeux le ciel de la patrie,
Et le sol sous ces pas n'a pas de souvenirs.

Voilà pourquoi il aime à revenir au milieu de vous ; c'est la fête St-Jean-Baptiste qui en est l'occasion. Et, cette fête, si belle, si canadienne, si patriotique, il la chôme dans tous les Etats-Unis ; c'est son signe de ralliement, c'est son espérance d'avenir ; c'est par là, par la pensée, et par le cœur qu'il tient toujours au Canada. Et qui sait ? les séparations terrestres ne sont pas éternelles ! un quart d'heure peut changer la face du monde ! Une heure solennelle approche peut-être ?......................

..................................................
Dieu qui donne à qui il lui plaît les territoires, qui élève ou abaisse les nations, qui protège ou ruine les peuples, qui tire le bien du mal, connaît seul ce que l'avenir réserve, dans tout le vaste bassin, formé par

les Laurentides, les Alleghanies et les Montagnes Rocheuses, à la nation canadienne. Tandis que les familles américaines natives décroissent à vue d'œil, nous nous multiplions à l'infini. Or, le nombre, c'est le pouvoir, surtout dans une république démocratique.

L'américain a aussi abandonné la culture de ses terres ; il s'est livré au commerce ; sa vie est instable, l'agio lé ruine. Quand Washington travaillait sa belle ferme de Mont Vernon, il savait manier l'épée ; quand Jackson, Calhoun, Clay, Toomb et Lee, cultivaient leurs fermes, ils savaient aussi faire face à l'ennemi.

La nation américaine devra périr ; étiolée, sans force, sans mœurs, elle vogue, au milieu de ses fêtes et de ses plaisirs, vers une décadence certaine, vers une catastrophe terrible, désastreuse, inévitable.

Au contraire, les Canadiens sont encore pleins de vitalité aux Etats-Unis, comme au Canada. Nous nous doublons en vingt-huit ans ! Nos pères en 1653 n'étaient que 3,000, et 60,000 en 1763. Nous sommes aujourd'hui dans la confédération un

million et quart ; nous serons bientôt deux millions. Ainsi, les anglo-saxons qui, lors de la cession étaient 3,500,000 en Amérique, savoir 60 contre un français, n'y sont aujourd'hui que 45,000,000 en y comprenant toutes les races étrangères qui l'habitent, contre 2,000,000 de français, dispersés dans toute l'Amérique du Nord, savoir seulement vingt-deux contre un.

Ainsi, notre moralité nous assure la domination de ce continent ; et cela par la seule force des choses, par le pouvoir du nombre, par la supériorité des œuvres, par la stabilité de nos institutions, par l'excellence de notre foi, par la multiplicité de nos familles, par le lien de notre religion.

En haut donc le cœur, ferme notre espérance, constante notre union, vif notre amour, car tout nous le demande :

Le vent de la forêt, l'écho de nos montagnes
Qui chantent nos aïeux dans nos vertes cam-
[pagnes,
Les flots du Saint-Laurent disant leur noms bénis ;
Des souvenirs sacrés l'indescriptible empire
Sans nos cœurs attendris vibrant comme une lyre,
Tout nous redis, soyons unis.